

ABD-EL-RAHMAN,

FONDATEUR DE L'EMPIRE MUSULMAN D'ESPAGNE.



Un vent favorable poussa rapidement Abd-el-Rahman vers les côtes d'Espagne. Le troisième jour de la lune de djoulkhadah, de l'année de l'hégire 138 (8 avril 756), il abordait à Hisn-el-Mouneccab. Aussitôt une foule immense se pressa vers le port. Les cheicks andalous eux-mêmes accoururent au rivage. « Au bruit de mille voix humaines se mêlant à la voix de la mer pour saluer sa venue, Abd-el-Rahman tressaillit d'émotion, dit la chronique; son cœur répondit à ce duo sublime, et de la main il adressa au rivage le signe de l'alliance et de l'amitié. A peine avait-il touché la terre, que les chefs réunis saisirent sa main, suivant l'usage arabe, pour lui jurer fidélité et obéissance, pendant que le peuple, dans son enthousiasme, ratifiait et formulait le même serment. »

La nouvelle de son débarquement remplit bientôt l'Andalousie entière et rallia en un instant toutes les populations au descendant d'Ommyah.

Yousouf était absent de Cordoue, qu'il avait quittée pour réduire dans le nord un wali révolté. Il revenait triomphant et avait atteint déjà la petite vallée de Guadarramla, à cinquante milles de Tolède, quand il vit venir à sa rencontre un corps de cavaliers. C'était son ami Samaïl. Surpris de le retrouver dans un lieu où il l'attendait si peu, Yousouf l'interrogeait du regard. Samaïl lui montre une lettre... « Seigneur, lui écrivait un serviteur fidèle, toute puissance finit : déjà la tienne s'évanouit; celui qui doit la saper s'avance : pourrais-tu l'arrêter ? »

Consterné à cette nouvelle, Yousouf s'abandonne à la tristesse et à la colère : nouveau Saül, il est pris de vertige, et quand sa main doit dicter des mesures de salut, elle ne signe que des sentences de mort.

Ahmer, le wali qu'il vient de dompter, son petit-fils et son secrétaire, expirent dans les supplices ; mais leur sang demande justice, et, dit l'histoire arabe, il assure à Abd-el-Rahman le succès jusque-là incertain.

Cependant, revenu de sa surprise, Yousouf se prépare à défendre son droit. Il rassemble ses troupes dans les provinces de Mérida et de Tolède : dépêche deux de ses fils pour chercher des renforts à Tadmîr et à Valence, pendant que l'aîné soutient Cordoue, et il se dirige lui-même à grandes journées vers cette ville.

De son côté, Abd-el-Rahman hâta sa marche.

Pendant qu'il remontait les bords du Guadalquivir pour arriver à Carmonne, Yousouf descen-

dait la même rive. Ils se rencontrèrent à Mehirdje-Rahita. Yousouf retrouva sa première valeur; mais ses troupes cédèrent devant l'intrepidité des Jénètes. Triste et découragé, Yousouf regagna Cordoue. Le vainqueur ne l'y laissa pas en repos longtemps, et il établit son camp devant la ville, dont il pressa le siège.

Cependant, malgré sa défaite, l'espérance renaissait dans l'âme de Yousouf, et avec elle le désir d'un combat nouveau. Confiant dans Samaïl, il le pressa de rassembler des troupes, d'arriver sous les murs de Cordoue et de livrer une bataille qui en finirait d'Abd-el-Rahman.

Samaïl, à la tête des troupes nouvellement recrutées, s'avança à travers les montagnes vers les plaines de Cordoue. Un coureur vint apprendre à Abd-el-Rahman la marche de son ennemi : il n'avait que dix mille hommes, Samaïl en avait trente mille.

Abd-el-Rahman n'en alla pas moins courageusement à la rencontre de son ennemi. La nuit tombait quand il l'atteignit. Le lendemain, dès que les premières lueurs du jour eurent blanchi la plaine, Yousouf avait rejoint Samaïl, et les deux armées étaient prêtes à se mesurer!... « Un vague pressentiment attristait les soldats de Samaïl; au lieu de relever fièrement la tête, ils l'inclinaient sur leurs poitrines, comme les arbres inclinent leurs branches à l'approche de l'ouragan. »

Au camp du Syrien, au contraire, la confiance était dans tous les rangs.

« Amis ! s'écriait Abd-el-Rahman, ce jour est celui des victimes ! Il nous promet un jour pareil à celui de la bataille de Mehirdje-Rahita. »

Les deux armées se heurtent dans un choc épouvantable; mais bientôt le champ de bataille ne présentait plus, du côté de l'émir de l'Espagne, que des scènes de désordre et de carnage.

Dans la précipitation de leur fuite, Samaïl et Yousouf eux-mêmes se trouvèrent séparés : l'un gagna le pays de Jaën, l'autre celui de Mérida.

Restait à emporter Cordoue : tremblante au bruit des chants de victoire des Ommyyades, elle apporta ses clefs, à la condition que le fils de l'émir sortirait par la porte de l'Ouest, pendant que le vainqueur entrerait par celle du Levant.

Abd-el-Rahman se croyait sûr de sa conquête; mais à peine l'avait-il quittée, que Yousouf venait la reprendre.

Tour à tour prise, reprise, abandonnée, Cordoue retomba des mains de Yousouf dans celles d'Ab-el-Rahman, qui poursuivait Yousouf jusque

sur les bords du Hériel. Là s'élevaient quelques pauvres habitations musulmanes dont les Arabes firent plus tard la superbe Grenade.

Toute résistance étant impossible, Yousouf entama la voie des négociations. Il céda à Abd-el-Rahman son titre, son pouvoir, et lui promit en outre, dans un temps donné, l'abandon des villes qui restaient sous sa domination. Abd-el-Rahman lui laissa la liberté et ses richesses.

Toutes les villes attendaient ce succès pour se rallier à Abd-el-Rahman.

Après s'être montré conquérant, il lui restait à devenir pacificateur. Pour remplir ce grand rôle, il oublia ses ressentiments personnels : les cheicks, de quelque parti qu'ils fussent, furent accueillis par lui avec la même bienveillance. Une approbation unanime accueillit ses mesures : il reçut à la fois des populations et de leurs chefs l'hommage d'une ardente sympathie !

À côté de la joie de cette paix universelle, vint se placer une joie intime qui le rappela à Cordoue. Haverah, jeune jénète qu'il avait épousée pendant ses jours d'exil, venait de lui donner un fils. Il avait pour elle une profonde tendresse : peut-être parce qu'il l'avait aimée dans le malheur et qu'elle avait partagé sa misère ; peut-être aussi parce que, de la même tribu que sa mère, elle lui rappelait cette première affection ! Ame tendre et poétique, il s'attachait sans cesse à l'image de la patrie absente ; il la redemandait dans ses rêves, il la cherchait dans ses souvenirs. Les vains bruits du triomphe ne frappaient que ses oreilles ; jamais ils n'enivraient sa raison. Il croyait que l'ambition était pour lui un devoir, l'émirat une mission. Souvent il laissait son imagination retourner libre et joyeuse aux déserts de la Syrie ; là il se réveillait aux chants de son enfance, au sourire de sa mère, aux émotions de la jeunesse, aux anxiétés de la mort ; ces douloureuses angoisses elles-mêmes lui étaient chères, parce qu'il les avait éprouvées sur sa terre d'Orient !... Afin de vivifier ses impressions et ses souvenirs, il fit venir de cette terre bien-aimée un palmier qui, planté de ses mains dans le jardin du Généralife, ombragea bientôt les fenêtres de l'alcazar. Un jour qu'il le contemplait, ses yeux se remplirent de larmes, et il lui adressa ces plaintes :

« Brillant palmier, tu es étranger sur cette terre ; les doux zéphirs des Algarves te balancent et te caressent ; tu pousses au loin tes racines et élèves ta cime jusqu'au ciel, et pour tant tu verserais des larmes si tu pouvais sentir comme moi. Mais toi, tu n'es pas en butte aux coups de la fortune contraire ; tu n'es point noyé de continuelles pluies de peine et de douleur. J'ai arrosé de mes larmes les palmiers que baigne l'Euphrate ; mais les palmiers et le fleuve ont oublié mes peines depuis que les destins funestes et les cruels Abbassides m'ont con-

» traint d'abandonner les doux objets de ma tendresse et mon pays aimé !... À toi il ne reste aucun souvenir de notre chère patrie ; moi, en songeant à elle, je pleure tristement. »

Ces pensées trouvèrent un rapide écho autour d'Abd-el-Rahman. Fugitifs comme lui, ses amis les redirent avec mélancolie, et le peuple, auquel elles rappelaient la mère-patrie, dont il était si loin, les répéta bientôt sur tous les points de l'Espagne.

Semblable à Sertorius, Abd-el-Rahman voulut retrouver près de lui, sur le sol étranger, cette patrie dont il était proscrit ! Il lui fit un généreux appel. Sa voix retentit jusqu'au fond des déserts ; les derniers débris de la famille d'Ommayah, qui s'y tenaient cachés, accoururent en hâte. Les Syriens qui leur restaient fidèles les suivirent sur la longue route de Damas à Cordoue, où, reçus avec enthousiasme, ils se trouvèrent tout à coup riches et puissants.

Cependant Yousouf vivait encore : vivre, pour lui c'était protester et combattre. « Il est dur, » selon l'auteur arabe, d'accepter la loi du destin quand elle vous est contraire ; mais l'homme qui refuse de la comprendre, devenu présomptueux et téméraire, n'a plus à rencontrer que le malheur et la mort. » Le vieil émir la trouva en effet dans une dernière révolte ; son fils aîné fut tué comme lui : les deux plus jeunes furent enfermés, l'un sur les bords du Tage à Tolède, l'autre non loin des murs de Cordoue !...

L'heure avait enfin sonné, après tant de luttes et d'épreuves, où Abd-el-Rahman allait donner à son empire cet essor civilisateur qui porta l'Espagne si haut. Magnifique halte que ce moment dans l'histoire ! On voit à la fois le flambeau de la pensée se rallumer au nord et au midi de l'Europe à deux immenses génies, Charlemagne et Abd-el-Rahman ; mais la lumière projetée par le monarque franc devait s'éteindre avec lui, tandis que celle dont l'Arabe illumina son règne ne pâlit que quand son peuple mourut ! Il voulut que sa première œuvre dans cette voie de renaissance morale fût un hommage à Dieu. A cet effet il dessina lui-même le plan d'une mosquée, d'après la forme supposée au temple de Jérusalem. Non-seulement il abandonna à la construction de ce temple toute sa part des revenus publics, mais encore, dans un pieux enthousiasme et pour réveiller le zèle des croyants, il venait chaque jour y travailler lui-même au milieu des ouvriers. Dieu ne permit pas, dit son historien, qu'il vît achevé ce superbe édifice, où l'œil devait se perdre au milieu des merveilles. La mosquée ne fut terminée que sous son fils, Herscham ; c'est aujourd'hui la magnifique cathédrale de Cordoue : un des plus admirables monuments de la chrétienté.

Fidèle aux coutumes des Arabes, dont le pre-

mier soin était d'élever dans chaque ville conquise une école gratuite et un hôpital, il remplît les villes d'Espagne d'établissements utiles. Désireux de rendre la science accessible à tous, il fonda des bibliothèques publiques où les lecteurs accoururent en foule.

Pour les attirer, il faisait répandre partout ces pensées du Prophète :

« Enseignez la science, car celui qui l'enseigne » craint Dieu ; et qui la désire, l'adore ; qui en » parle, loue le Seigneur ; qui dispute pour elle, » livre un combat sacré ; qui la répand, distribue » l'aumône aux ignorants ; qui la possède, devient » un objet de vénération et de bienveillance.

» La science sert de sauve-garde contre l'erreur et le péché ; elle éclaire le chemin du paradis ; elle est notre confidente dans le désert, » notre compagne dans le voyage, notre société » dans la solitude ; elle nous guide à travers les » plaisirs et les peines de la vie ; nous sert de » parure auprès de nos amis, et de bouclier contre l'ennemi.

» C'est par elle que le Tout-Puissant élève les » hommes qu'il destine à prononcer sur ce qui » est vrai, sur ce qui est bon et honnête.

» Les anges briguent leur amitié, et les couvrent de leurs ailes. Les monuments de ces hommes » sont les seuls qui restent, car leurs hauts faits » servent de modèles et sont répétés par ceux qui » les imitent.

» L'étude des lettres vaut le jeûne, et leur enseignement vaut la prière : à un cœur noble » elles inspirent des sentiments plus élevés ; » elles humanisent les pervers. »

Son désir le plus vif était de rendre Cordoue chère aux musulmans d'Espagne, d'en faire leur ville sainte comme la Mecque était la ville sainte des musulmans d'Asie. Il avait sauvé du désastre de sa famille en Syrie, et porté avec lui dans l'exil un exemplaire du Koran, écrit tout entier de la main d'Othman, compagnon et troisième successeur du Prophète. Il en fit don à la mosquée : dès lors ce temple fut sacré aux yeux des Arabes, comme celui de la Kaaba ; et Cordoue devint la maison du salut (dar el salem). Ravis de sa position sur les rives du Guadalquivir, à l'ombre de la Sierra-Morena ; fiers de ses monuments, de ses richesses, et surtout attendris au souvenir qu'elle leur rappelait, car Abd-el-Rahman y avait fait élever toutes choses à l'image de Damas ; les musulmans s'y attachèrent par le sentiment le plus vif, et ne l'appelèrent plus, dans leur langage symbolique, que la lumière de l'Andalousie, le centre de la religion, le séjour des savants, la reine de l'Occident. Les sciences et les arts y trouvèrent une protection puissante. Abd-el-Rahman avait confié aux plus grands maîtres de l'Espagne l'éducation de ses fils : il exigeait d'eux non-seulement les connaissances de l'es-

prit, mais encore les manières nobles, les procédés délicats, les habitudes d'une politesse exquise. Ces jeunes princes formaient autour d'eux des espèces d'académies, où ils s'exerçaient à la rhétorique et à la poésie. Chaque année, aux jours anniversaires, ils consacraient des prix aux meilleurs éloges de leur père, et les distribuaient dans des festins splendides. Ils portaient un profond respect aux savants et aux poètes, les vrais rois de ce monde, suivant leur expression : ils se plaisaient à les entourer d'hommages publics et à honorer leur mémoire.

Souvent Abd-el-Rahman suivait jusqu'à leur dernière demeure les hommes qu'il avait estimés. Lorsque le wali Habib mourut à Tolède, il voulut avec ses fils rendre les derniers devoirs à son ami. Le fils du wali, plongé dans une morne douleur, laissait partir le convoi sans le suivre.

« Il n'est pas bien, wali, lui dit avec bonté Abd-el-Rahman, de se laisser abattre par le chagrin : lève-toi et accompagne le convoi funèbre du meilleur de ta race. »

La mission que s'était proposée Abd-el-Rahman ne s'accomplissait pas toutefois sans dangers et sans luttes. Le kalife d'Orient, surpris d'abord de l'audacieuse intrépidité de l'Ommiyade, avait enfin songé à la paralyser et avait juré sa perte. Menguéit, wali de Kairouan, dépêché par lui, venait d'aborder sur les côtes des Algarves. Vaincu et tué après de nombreuses rencontres, il fut remplacé par El-Gafir. A la tête d'une armée nombreuse, il arriva jusqu'à Séville. Au bruit de l'approche d'El-Gafir, El-Melek, le gouverneur de la ville, envoya à sa rencontre un corps d'éclaireurs sous le commandement de son fils Khasem!... Surpris par les coureurs de l'ennemi, ce jeune homme tourna bride et entra en hâte au camp.

« Lâche ! s'écria son père en le voyant revenir, tu n'es point mon fils. » Et lui lançant un javelot qu'il tenait à la main, il l'étendit à ses pieds.

Accouru au secours d'El-Melek, Abd-el-Rahman rencontra l'armée ennemie sur les bords du Génil. Cinquante chefs, parmi lesquels se trouvait le chef suprême, El-Gafir, laissèrent leurs têtes sur le champ de bataille : suivant l'usage, on les cloua aux murailles des bazars des grandes villes, comme trophées de victoire, et comme épouvantail à ceux que l'esprit de révolte tenterait.

Mais la crainte n'arrête que les lâches, s'écria bientôt Aboul-Aswad, celui des fils de Youssef qui était resté enfermé dans les murs de Cordoue. Pendant dix-huit ans que dura sa captivité, il feignit la plus complète cécité ; et comme il l'avait espéré, ses gardiens se relâchèrent peu à peu de leur surveillance. Enfin, un soir d'été, fatigués par la chaleur du jour, et confiants dans l'infirmité de leur prisonnier, ils l'abandonnerent pour aller se baigner dans le Guadalquivir. A

peine s'étaient-ils éloignés, qu'Aboul, se glissant le long d'une corde par la fenêtre de la tour, arrivait aussi dans le fleuve. Il le traversa à la nage. Sur l'autre rive l'attendait un serviteur fidèle. Un cheval et des vêtements étaient prêts. En quelques minutes il fut sur le chemin de Tolède : il entra dans les murs de cette ville, qu'on s'apercevait à peine à Cordoue de son évasion.

Il eut bientôt rallié une armée nombreuse. Abd-el-Rahman, arraché encore une fois aux douces de la paix, accourut en personne à la rencontre de son ennemi. La lutte fut vive, longue et sanglante; Aboul fit des prodiges de valeur. Tous ses compagnons tombèrent : resté seul, il vécut dans les bois et les montagnes, et quand l'âge

et la misère l'eurent défiguré, il revint aux environs de Tolède, où on ne le reconnut pas.

Abd-el-Rahman mourut à Mérida, le 30 septembre 786. Son nom illumine toute l'histoire arabe de l'Espagne. Trente ans lui avaient suffi pour la rendre indépendante et l'élever au plus haut point de gloire et de prospérité. Fascinés par son génie, ses rivaux eux-mêmes lui rendirent justice : le kalife de Syrie le reconnut son maître, et l'appela le faucon d'Occident. On trouve en lui le triple caractère de héros, de poète et de citoyen. Il a, suivant l'expression arabe, la puissance de l'esprit et la tendresse du cœur.

LOUISE BADER.

BIBLIOGRAPHIE.

Les Poètes franciscains en Italie au treizième siècle, par A. F. Ozanam.

Dans ses poèmes immortels, Dante a célébré plus d'une fois celui qu'il nommait le Soleil d'Assises, le Gonfalonier de Jésus-Christ, en un mot, l'humble François, le fondateur des Frères-Mineurs. La prédilection de ce grand et pieux génie s'explique : Dante avait trouvé dans les Franciscains, dans les disciples de saint François d'Assises, non-seulement des amis, des guides dans la foi, mais encore des émules en poésie, et toute une littérature populaire, écrite dans l'idiome italien, avait précédé la *Divine Comédie*, et devait son origine aux premiers compagnons de saint François.

Les écrivains ecclésiastiques ont mis en lumière la mission providentielle de saint François, quand il vint, avec saint Dominique, soutenir les murailles chancelantes de l'Eglise. Les historiens ont retracé le rôle politique des Frères-Mineurs, de cette milice contemporaine des républiques italiennes, alliée naturelle des faibles, ennemie des oppresseurs, dont elle n'avait ni peur ni besoin. Les savants avouent ce que l'esprit humain doit aux docteurs de l'école franciscaine, à saint Bonaventure, le Platon du moyen âge, à Roger Bacon, dont les pressentiments devancèrent nos découvertes modernes. M. Ozanam, dans l'excellent livre dont nous venons aujourd'hui vous dire quelques mots, s'est borné à considérer les services que les premiers Franciscains rendirent aux lettres italiennes. Amis du peuple, ils prirent son idiome naissant, inculte encore, ils le plurent aux lois des vers, et bientôt, par toute l'Italie, des vallons de l'Ombrie aux plages de Sorrente, on chanta les cantiques, les hymnes, les poèmes, les satires échappées à la plume de ces poètes qui ont à peine laissé un nom dans l'histoire de leur langue et de leur patrie.

Le premier en date, c'est saint François lui-même. Jamais organisation plus profondément poétique ne fit vibrer la poitrine d'un homme. Dégagé des sens et du corps, ayant réduit les besoins matériels au plus rigoureux nécessaire, il ne vivait que par l'âme, et cette âme sanctifiée s'unissait à Dieu par l'amour, embrassant le divin être dans les transports les plus passionnés que le cœur humain ait jamais conçus, et sympathisait avec la création tout entière, depuis les astres qui étincellent à la voûte des cieux jusqu'au brin d'herbe qui, lui aussi, se réjouit de vivre. Après sa conversion, il faisait répéter des hymnes aux échos du désert. Un soir, qu'il était touché jusqu'aux larmes par le chant d'un rossignol, il se sentit inspiré de lui répondre, et, jusque bien avant dans la nuit, il chanta alternativement avec lui les louanges de Dieu. La légende ajoute que François se trouva épuisé le premier, et loua l'oiseau qui l'avait vaincu. On raconte que vers la fin de sa carrière, et dans un temps où il pliait déjà sous les fatigues et les austérités, cet homme, détaché de toutes les consolations terrestres, souhaita d'entendre un peu de musique, pour réveiller, disait-il, la joie de son esprit. Et comme la règle ne permettait pas que le saint homme se donnât ce passe-temps par les moyens ordinaires, plutôt que de l'en voir privé, les anges voulurent servir ses désirs. La nuit suivante, comme il veillait et méditait, il entendit tout à coup le son d'un luth d'une merveilleuse harmonie et d'une mélodie très-douce : on ne voyait personne... et le saint, pénétré de ces accords, crut un moment avoir passé à une meilleure vie.

Afranchi de toutes les préoccupations mondaines, François vivait dans la contemplation des idées éternelles, dans l'habitude du dévouement qui exalte toutes les facultés, dans un commerce familier avec la création, qui a des charmes plus

vifs pour les simples et les petits. Il errait, il mendiait, il mangeait le pain d'autrui, comme Homère, comme Dante, comme le Tasse et Camoëns, comme tous ces illustres pauvres, à qui Dieu n'a donné ni toit ni repos en ce monde, et qu'il a voulu garder à son service, errants et voyageurs, pour visiter les peuples, les délasser et les instruire. Il chantait ce qu'il aimait ; Dieu et la nature.

« Très-Haut, tout-puissant et bon Seigneur, à vous appartiennent les louanges, la gloire, et toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous, et nul homme n'est digne de vous nommer.

» Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures, et singulièrement pour notre frère messire le soleil, qui nous donne le jour et la lumière ! Il est beau, et rayonnant d'une grande splendeur, et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu !

» Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur la lune et les étoiles ! Vous les avez formées dans les cieus, claires et belles.

» Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour mon frère le vent, pour l'air et le nuage, et la sérénité de tous les temps, quels qu'ils soient ! car c'est par eux que vous soutenez toutes les créatures.

» Loué soit mon Seigneur, pour notre sœur l'eau, qui est très-utile, humble, précieuse et chaste !

» Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre frère le feu ! Par lui vous illuminez la nuit ; il est beau et agréable à voir, indomptable et fort.

» Loué soit mon Seigneur, pour notre mère la terre, qui nous soutient, nous nourrit et qui produit toute sorte de fruits, les fleurs diaprées et les herbes ! »

Une grande dispute s'étant élevée entre les habitants d'Assises, le saint ajouta à ses vers le verset suivant :

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, à cause de ceux qui pardonnent pour l'amour de vous, et qui soutiennent patiemment l'infirmité et la tribulation ! Heureux ceux qui persévéreront dans la paix ! car c'est le Très-Haut qui les couronnera. »

Quelque temps avant sa mort, il termina ainsi son cantique :

« Soyez loué, mon Seigneur, à cause de notre sœur la mort corporelle, à qui nul homme vivant ne peut échapper ! Malheur à celui qui meurt en péché mortel ! Heureux ceux qui, à l'heure de la mort, se trouvent conformes à vos très-saintes volontés ! car la seconde mort ne pourra pas leur nuire.

» Louez et bénissez mon Seigneur, rendez-lui grâce, et servez-le avec une grande humilité. »

Ce poème de saint François est bien court, et cependant on y trouve toute son âme ; sa fraternelle amitié pour les créatures, la charité qui poussait cet homme humble et timide à travers les querelles publiques, cet amour infini qui, après avoir cherché Dieu dans la nature et l'avoir servi dans l'humanité souffrante, n'aspirait plus qu'à le trouver dans la mort. Son intelligence et son amour, l'invincible attrait qui émanait de cet homme si pénitent et si pauvre, attirèrent à lui les plus beaux génies de son époque et de son pays.

Fra Jacomino de Vérone écrivit un poème sur l'Enfer et le Paradis, auquel Dante n'a pas dédaigné d'emprunter des idées et des images. Frère Pacifique était surnommé *le Roi des vers*. Jacopone de Todi, jurisconsulte distingué, s'enrôla aussi sous les drapeaux de la pénitence, après un de ces coups terribles qui forcent les hommes à se souvenir de Dieu. Il était jeune, brillant, uni à une femme qu'il chérissait uniquement. Il l'avait conduite dans une fête ; elle était belle, elle était riante : tout à coup la salle s'écroule, Jacopone se précipite, enlève sa femme mourante et veut la délivrer de ses vêtements. Elle le repousse d'une main faible ; sous les riches tissus qu'elle portait il découvre un rude cilice, et au même instant elle rend le dernier soupir.

Cette mort soudaine, ces austères habitudes chez une personne nourrie dans toutes les délicatesses de l'opulence, la certitude d'être le seul coupable des péchés expiés sous ce cilice, frappèrent le jurisconsulte de Todi d'un coup de foudre. Son désespoir se convertit en pénitence héroïque, et il vint chercher François d'Assises, afin de porter, sous sa conduite, le joug de l'obéissance et de la pauvreté.

Bientôt de son âme purifiée la poésie déborde. Il chante l'amour divin qui a remplacé dans son cœur les amours terrestres. Il chante la nature dans laquelle il retrouve l'image affaiblie et voilée de son céleste auteur. Il chante les douleurs et les joies de la Mère du Christ, et l'Eglise répète encore le *Stabat Mater dolorosa* qu'elle doit au pénitent de Todi. Cette œuvre incomparable suffirait à la gloire de Jacopone ; mais, en même temps que le *Stabat* du Calvaire, il avait voulu composer le *Stabat* de la crèche, où paraissait la Vierge, mère dans toutes les joies de la maternité.

« Elle était debout, dit-il, la gracieuse Mère, auprès de la paille, elle se tenait joyeuse, tandis que gisait son enfant. — Son âme, réjouie, tréssaillante et toute embrasée, était traversée d'un rayon d'allégresse. — Quel est l'homme qui ne se réjouirait pas s'il voyait la Mère du Christ dans un si doux passe-temps ? — Qui pourrait ne point partager sa félicité s'il contemplait la Mère du Christ jouant avec son jeune fils ? — Pour les péchés de sa nation, elle vit le Christ au milieu des bêtes et livré à la froidure. — Elle

» vit le Christ, son doux enfant, vagissant, mais
» adoré, sous un vil abri. — Devant le Christ né
» dans la crèche, les citoyens du ciel viennent
» chanter avec une immense joie. — Debout se
» tenaient le vieillard et la Vierge, sans parole et
» sans langage, muets de surprise. »

La grâce de ce court tableau rappelle les ravissantes peintures des artistes du moyen âge; la même s'oi a conduit la plume et le pinceau. La plupart des poésies de Jacopone sont écrites en idiome italien; le peuple les chantait, et peut-être en reste-t-il encore quelques traces dans les souvenirs des pâtres de l'Ombrie. Il a beaucoup écrit : poèmes théologiques, chants pieux, satires sur les vices des grands, hymnes, noëls, tous les sentiments de sa vie prolongée jusqu'à la vieillesse se sont épanchés dans ses vers. Il n'est l'imitateur de personne; il ne puise plus aux sources vulgaires du vieux Parnasse, mais à la source des larmes, à la veine intarissable de la douleur et du repentir. On rapporte que Dante connut le poète de Todi et qu'il l'aima tendrement.

Ces commencements de la poésie italienne sont racontés avec infiniment de goût et de charme dans le livre de M. Ozanam. Nos lectrices y trouveront la poésie elle-même, la poésie des idées, bien supérieure à celle des images et des impressions. En le lisant, elles apprendront à connaître ces ordres religieux, qui, par la science et la vertu, ont jeté un si grand éclat dans le monde; elles acquerront des notions intéressantes sur la situation des lettres en Italie au treizième siècle, et sur les progrès rapides des arts, qui devaient à la religion leurs inspirations les plus nobles et les plus touchantes.

Le nom de M. Ozanam n'est déjà plus qu'un souvenir, mais un souvenir tout embaumé de bonnes œuvres; les hommes de lettres et les savants se souviendront longtemps de l'auteur de *Dante et la Philosophie catholique*, des *Études germaniques*; mais combien plus longtemps encore les pauvres béniront la mémoire du fondateur de la conférence de saint Vincent de Paul! Ce titre fut sa vraie gloire; mais c'en est une aussi que de propager les saines et pures doctrines, de ressusciter la mémoire de ces hommes oubliés aujourd'hui, qui ont mis la main au grand labeur de l'humanité. Les prédécesseurs de Dante et du Tasse, les créateurs de la langue italienne, les poètes et les saints qui ont inspiré l'école du Giotto et donné aux arts, dans le nord de l'Italie, une impulsion si merveilleuse, ne devaient pas rester ignorés, et nous devons des actions de grâces à M. Ozanam, qui nous les fait connaître en évoquant leurs poétiques légendes, et en exhumant de la poudre des bibliothèques leurs cantiques pleins de jeunesse et de fraîcheur.

E. R.

Tableau historique, politique et pittoresque de la Turquie et de la Russie, par MM. Joubert et Félix Mornand (1).

Sans nous occuper nullement de politique, car nous ne nous en occupons point, n'est-il pas vrai, mesdemoiselles? nous avons vraiment bien d'autres choses à faire: nos études à terminer, si jamais nos études ont une fin; nos mères à aider dans le gouvernement du ménage, sorte de politique aussi qui demande non moins de tête et de sagacité que l'autre; nos chiffons à confectionner; l'éducation de nos jeunes sœurs à commencer, moyen excellent de perfectionner la sienne propre; et surtout quelques vêtements chauds et solides à tailler et à coudre pour tels et tels que nous ne nommons point, et auxquels nous les offrirons avec ménagement, afin de ne pas blesser leur touchante susceptibilité de pauvres honteux, sorte d'aumône qui plaît davantage au Seigneur que l'argent venu par la seule bonté de nos mères..... sans nous occuper de politique, donc, il est naturel que nous ne restions point étrangères aux grandes questions qui s'agitent autour de nous.

D'autres que nous l'ont pensé, et ont imaginé de réunir en un volume in-4° tout ce qu'on peut dire d'intéressant au plus haut degré, de saisissant et d'instructif sur la Turquie et la Russie: le tout accompagné de nombreux et magnifiques dessins, dont la gravure et l'impression prouvent, au premier coup d'œil, que les éditeurs ont, avant tout, songé à faire une œuvre d'art.

Ce beau volume, à la fois histoire pittoresque et riche album, trouve sa place partout: au salon, ses belles gravures font oublier les heures; dans votre boudoir, ce qu'il dit élève l'intelligence et fait penser; sur le bureau de votre père, il est si étroitement lié aux questions pendantes, qu'il ne peut qu'exciter son plus vif intérêt.

Du reste, c'est un livre d'actualité, et c'est un livre de tous les temps; ces pays d'Orient ne sont-ils pas bien faits pour éveiller la curiosité de tous les âges? N'est-ce point de là-bas que nous est venue toute lumière? Sciences et beaux-arts, poésie, philosophie, morale, nous leur devons tout. Si jamais le positivisme de l'Occident étouffait en nous tout amour du beau et toute généreuse étincelle, on frapperait la terre d'Orient, et il en jaillirait de quoi raviver nos enthousiasmes glacés!

A. B.

(1) Paulin et Lechevalier, éditeurs, rue de Richelieu, 60.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.



GLUCKSELIGKEIT.

Was frag ich viel nach geld und gut
Wenn ich zufrieden bin ?....
Giebt Gott mir nur gesundes blut
So hab' ich frohen sinn.
Und sing, aus dankbarem gemüth
Mein Morgen und mein Abendlied.

So mancher schwimm't im Ueberfluss
Hat Haus und Hof, und Geld ;
Und ist doch immer voll Verdruss
Und freut sich nicht der Welt.
Je mehr er hat, je mehr er will :
Nie schweigen seine Klagen still.

Da heisst die Welt ein jammerthal,
Und dæucht mir doch so schön!
Hat freunden ohne Maas und zahl;
Læsst Keinen leer ausgehn ;
Das Käferlein, das Vögelein
Darf sich ja auch des Maïen freuen.

Und uns zu Liebe schmeicheln ja
Sich Wiese, Berge und Wald.
Und Vögel singen ferne und nah
Dass alles wiederhal :
Der Arbeit singt die Lerche zu
Die Nachtigall der süssen ruh !

Und wenn die goldne Sonne aufgeht
Und golden wird die Welt
Und alles in der Blüthe steht
Und Aehren trägt das feld
Dank, denke ich : Alle diese Pracht
Hat Gott zu meiner Lust gemacht

MILLER.

FÉLICITÉ.

Est-ce la fortune qu'il me faut pour être heureux?
Que Dieu me donne seulement la santé, mon âme
est sereine, et dans un sentiment de reconnaissance
je chante l'hymne du matin et du soir.

Plus d'un nage dans l'abondance; il a des châteaux,
des cours, de l'or; et pourtant le chagrin l'assiège, et
le monde ne le réjouit pas; plus il possède, plus il dé-
sire, ses plaintes ne s'arrêtent jamais.

Il appelle le monde une vallée de larmes, et pour
moi il est si beau ! Le monde a des joies sans mesure
et sans nombre; il n'en laisse personne vide; le sca-
rabée et le petit oiseau peuvent aussi se réjouir du
mois de mai !

C'est pour l'amour de nous que la prairie, la mon-
tagne et la forêt se parent, que l'oiseau chante au loin
et près de nous pour que tout retentisse : l'alouette
chante le travail, le rossignol le doux repos.

Et quand le brillant soleil se lève, et que la nature
se dore, et que tout est en fleur, et que la campagne se
couvre d'épis : Merci ! pensé-je, car toute cette ma-
gnificence, Dieu l'a faite pour moi !

LOUISE BADER.

PAUL REMBRANDT.

I.

Il y avait en 1606, sur les bords du Rhin, dans
le village de Leydendorp, un meunier nommé Ger-
retsz. Son moulin était fort connu; grâce à l'eau
du fleuve, il travaillait toujours activement. Les
bons habitants de Leydendorp et de Koukerk lui
portaient tous leur blé à moudre, et sa réputa-
tion s'était étendue jusqu'à la ville de Leyde, qui,
il est vrai, n'était pas fort éloignée.

Aussi Gerretsz possédait-il un nombre satisfai-
sant de sacs de ducats, qu'il comptait et recom-
pait le soir, en compagnie de sa femme Cornélie
Van Suidbroeck.

A l'heure du souper, il fallait parfois aller à la
recherche d'un troisième personnage, que nous
désignerons tout de suite par ses noms de bap-
tême : — Paul Rembrandt.

« Je gage, disait le meunier, que ce drôle est
encore là-bas à regarder les saules et les ro-
seaux. Je te demande, ma femme, quel plaisir on
peut avoir à considérer, depuis les racines jusqu'au

haut des branches, de vieux arbres crevassés et
tordus, et ces roseaux, qui ne sont bons qu'à gêner
les barques ?

— Il est vrai, répondait Cornélie, que notre fils
a un goût singulier. Mais s'il était occupé, bientôt,
je pense, il oublierait ses saules et ses joncs. Je
regrette qu'il ne soit pas encore assez grand, assez
robuste pour vous aider dans votre travail. »

Ici Gerretsz se récria, en prenant une pose ma-
jestueuse.

« Femme, dit-il, écoute. J'ai mon projet en tête. »

Et pour se donner de l'éloquence il bourra et
alluma sa pipe.

En ce moment la porte s'ouvrit. Un jeune garçon
entra un peu timidement, son bonnet à la main.
Il s'attendait sans doute à être grondé : mais le
père lui adressa un sourire encourageant.

« Eh bien, Rembrandt, te voilà enfin !... »

— Pardon, mon père, je.....

— C'est bon, c'est bon. Nous allons causer avec
les harengs et le fromage qui sont sur la table. »

La ménagère approcha les sièges en bois, et l'on s'assit autour de ce souper vraiment hollandais.

Gerretsz continuait à paraître préoccupé. Il préparait son discours. Enfin, il commença à peu près en ces termes :

« Mon garçon, tu deviens grand. Tu te portes bien, j'en suis ravi. Avec la santé l'on peut travailler, et avec le travail on chasse les idées creuses, on se rend utile, on prépare sa fortune. Tu comprends? Moi, je n'ai pas à me plaindre sous ce rapport. Le moulin marche, grâce à Dieu; l'eau du Rhin n'est pas capricieuse comme celle de certains petits ruisseaux, et elle n'a jamais manqué de faire tourner ma roue. La roue qui tourne, c'est l'argent qui vient. L'argent est venu... Je puis donc songer à toi et à l'état que tu prendras. »

Encouragé par ce ton de bonhomie, Rembrandt s'écria :

« Ne vous embarrassez pas de cela, mon cher père. Je me trouve bien ici. Les environs de Leydendorp et de Koukerk sont si jolis !... Un rien suffit pour m'occuper les yeux... Un bouquet de bois... une plante... un étang... le canal chargé de barques... la prairie bien verte où paissent de grosses vaches et des moutons... »

— Ta, ta, ta ! interrompit le meunier, ne voilà-t-il pas de beaux sujets d'admiration, et surtout une occupation convenable pour le fils de Gerretsz !... Quoi ! Gerretsz aurait passé sa vie à travailler comme un honnête homme, et son fils userait les journées à se promener comme un vagabond, un fainéant ! Me préserve le ciel de permettre cela ! Mais non, ce sont des goûts d'enfant. Nous allons parler d'une chose sérieuse. Je reviens à ce que je disais : j'ai de l'argent, donc je puis te donner l'état qu'il me plaira ; te faire, par exemple, ministre, ou avocat, ou magistrat ! »

Ici, l'œil de Gerretsz brilla d'un rayon d'enthousiasme et d'orgueil. Cornélie s'associa avec ardeur à ce rêve d'ambition. L'amour maternel est toujours ambitieux.

« Il y a, reprit Gerretsz, non loin d'ici, à Koukerk, un habile homme, le rabbin Cornélius Sylvius. Je lui ai parlé ; il t'admet dans sa classe. Dès demain tu commenceras à apprendre le latin. Le latin !... Quel honneur ! »

Rembrandt inclina la tête en signe d'obéissance, mais sans autrement répondre. Ce silence signifiait : « Je n'aime pas le latin, et je ne suis guère touché de l'honneur de l'apprendre. »

Mais il fallait se résigner. Adieu les promesses rêveuses, adieu la longue contemplation de la campagne ! Désormais Rembrandt habite une école noire et enfumée ; désormais il pâlit sur un rudiment, et s'efforce de faire entrer dans sa tête les déclinaisons et les conjugaisons. Mais, soit que sa nature répugnât absolument à ce genre d'étude, soit qu'il n'y apportât point une attention réelle,

tout ce qu'il avait appris la veille s'effaçait le lendemain de sa mémoire. Vainement le grave Cornélius lui prodiguait-il les remontrances avec une sévérité qui ne se rebutait pas, et le retenait-il dans la classe à l'heure des récréations : la grammaire n'en avait pas moins tort. En revanche, dès que Rembrandt pouvait s'emparer d'un crayon, il dessinait tout ce qui s'offrait à ses yeux, en commençant par la longue figure et le bonnet fourré du rabbin. Celui-ci ne manquait pas de confisquer avec indignation le corps du délit : « Toujours des barbouillages ! s'écriait-il, et jusqu'à mon portrait !... Petit malheureux, je vous renverrai à votre moulin ! » Rembrandt ne désirait pas autre chose.

Il arriva qu'un peintre de Leyde, nommé Swanenburg, vint consulter maître Cornélius Sylvius.

« J'ai, lui dit-il, un fils que je désirais pousser dans les beaux-arts ; mais il n'y comprend rien et ne souhaite que de devenir un docteur. Votre renommée de science me permet d'espérer que vous voudrez bien diriger mon fils dans la voie qu'il veut suivre. »

— S'il en est ainsi, répondit le pédagogue, nous pourrions faire un échange. J'ai un élève qui déteste le latin et ne se plaît qu'à dessiner. Et encore, si ses dessins avaient le sens commun... Si c'étaient de belles têtes d'Apollon, de Jupiter... Mais quoi ! des moulins, des arbres, des animaux ! c'est pitoyable. Tenez, en voici des échantillons.

Swanenburg considéra très-attentivement les dessins. Puis il dit :

« L'échange dont vous avez parlé peut s'effectuer ; pour moi, j'y consentirai très-volontiers. »

— Oui ; mais je doute que le meunier Gerretsz y consente. Il habite Leydendorp. Essayez de vaincre l'aversion qu'il a pour la peinture.

— J'essayerai. »

II.

A cette époque, c'est-à-dire au dix-septième siècle, la peinture était en grand honneur dans les Pays-Bas. C'était la phase si brillante des Van Dyck, des Rubens, ces hommes supérieurs qu'entourait un cortège nombreux d'élèves, dont la plupart devaient un jour être des maîtres. Les bons tableaux ne manquaient jamais d'amateurs ; et il fallait que la vie d'un artiste fût bien désordonnée pour qu'il n'arrivât pas à la fortune et à la considération publique.

Gerretsz pesa toutes ces considérations. Le bonhomme savait calculer, et il comprenait bien que les ducats gagnés sous un bonnet de docteur ou la palette à la main sont toujours des ducats. Il n'eût, certes, pas voulu croire à une vocation sérieuse chez son fils ; mais Swanenburg avait parlé, mais Swanenburg avait presque enlevé Paul Rembrandt, et le meunier s'était dit que le peintre de Leyde devait s'y connaître.

Quel fut son étonnement lorsque, six mois après, Swanenburg lui fit la déclaration suivante :

« Mon cher ami, il faut que vous placiez votre fils chez un autre maître.

— Eh quoi ! s'écria Gerretsz, vous aurait-il donné des sujets de plainte ? Serait-il aussi paresseux chez vous que chez Cornélius Sylvius ? Ah ! s'il en était ainsi...

— Nullement. Je n'ai pas la moindre plainte à articuler contre Rembrandt. Il était dans son élément véritable, et il en a largement profité. Tous les modèles que j'ai pu lui fournir, il les a copiés avec une fidélité et une rapidité surprenantes. Son aptitude pour l'imitation tient du prodige. Je vous avoue donc, en toute franchise, que je n'ai plus rien à lui apprendre. »

Le premier mouvement du meunier fut de lever les bras au ciel et de remercier Dieu. Une pensée lui vint : « Où l'enverrai-je si vous me le rendez ?

— J'y ai songé, répondit Swanenburg ; déjà je me suis adressé, en votre nom, à Pierre Lastman. Il a consenti à prendre votre fils.

— O le plus généreux des hommes !

— Je n'ai fait que mon devoir. Le temps et l'avenir de Rembrandt sont un trésor dont je vous devais compte. »

Peu de jours après, l'élève de Swanenburg était l'élève de Pierre Lastman.

Dans ce nouvel atelier, Rembrandt continua son travail assidu, et bientôt il eut deviné la manière de Lastman, de façon à confondre ce dernier, qui ne pouvait revenir de son étonnement, à voir qu'un jeune homme surprenait et s'assimilait ainsi les secrets de son professeur.

Il faut le dire : quoique d'un caractère fort indépendant et bizarre, Paul Rembrandt était pénétré d'un profond respect pour Lastman ; et tout en se rendant compte de sa propre supériorité, jamais il ne l'eût fait sentir par un mot déplacé.

Au bout de deux ans, Lastman se présenta chez Gerretsz, comme autrefois Swanenburg. Le même motif l'amenait, il tint le même langage.

« Je n'ai plus rien à enseigner à votre fils. Il perdrait son temps chez moi, et je ne gagnerais pas loyalement la pension que vous me payez. »

L'honnête meunier était confondu.

« Ma chère femme, dit-il à Cornélie, qui n'était pas moins étonnée que lui, notre garçon sera donc un des premiers hommes de la Hollande !

— Je crois, dit Lastman, qu'il ne fera pas honte à son pays. Mais, si vous voulez entendre un bon conseil, mon confrère Jacob Pinas est le seul, à ma connaissance, qui puisse perfectionner le talent déjà si grand de votre fils. Venez avec moi chez Jacob Pinas, nous arrangerons l'affaire. »

La conséquence de cet entretien fut que l'élève de Pierre Lastman devint l'élève de Jacob Pinas.

Sous ce troisième maître, il lui arriva ce qui s'était produit déjà chez les deux premiers.

Lorsque six mois se furent écoulés, l'élève avait pris du professeur tout ce que celui-ci pouvait lui donner. Il n'avait plus qu'à travailler à côté de lui comme un collègue, — ce qui eût blessé la dignité de Jacob Pinas, — ou à se retirer.

Rembrandt choisit ce dernier parti. Léger d'argent, mais insoucieux et le cœur plein d'espérance, il quitta Leyde et s'achemina pédestrement vers ce village de Leydendorp où il avait laissé tant de doux souvenirs.

A son aspect, il y eut à la fois un cri de joie et un cri d'étonnement. Gerretsz, cependant, malgré sa satisfaction de revoir son fils unique, éprouvait une certaine inquiétude. Mais Cornélie, en véritable mère, eut bientôt discerné la cause réelle de ce retour.

— Je suis sûre, dit-elle, que son nouveau maître lui a enseigné déjà tout ce qu'il pouvait lui enseigner.

— Pas possible ! murmura le meunier.

— Je vous demande pardon, mon père. C'est Jacob Pinas qui lui-même m'a engagé à le quitter.

— Et de trois !... Mais qu'est-ce que tu vas faire à présent, malheureux garçon ?

— Soyez tranquille, répondit Rembrandt avec cette assurance que donne le sentiment de ses forces ; je trouverai ici de quoi m'occuper. N'y a-t-il pas toujours le moulin, les prés, le fleuve ?

— Sans doute ; mais tout cela ne sert qu'aux meuniers, aux laboureurs et aux bateliers.

— Et aux peintres donc !... Est-ce que la nature ne leur appartient pas à eux plus encore qu'à tout le monde ?... Je le répète, soyez tranquille. J'ai ici mes modèles.

— Mais que feras-tu de tes ouvrages ?

— Je l'ignore. Dieu m'inspirera. Laissez-moi d'abord m'essayer à lutter contre ses œuvres. J'étais dans ces ateliers où il venait de riches bourgeois, de belles dames, où je n'avais pas mes coudées libres, où je ne pouvais pas porter ma vieille casaque ni fumer ma pipe. Et puis, des antiques à copier... des Italiens ! des gravures d'après Raphaël !... Ah ! ce n'est pas l'affaire d'un bon Hollandais. Enfin, je suis rendu à moi-même ! »

III.

Dès le lendemain, au point du jour, Rembrandt avait repris le cours de ses pérégrinations d'autrefois. Mais ce n'était plus au hasard, sans but et sans volonté, qu'il allait revoir les objets chers à son enfance. Ses crayons à la main, il interrogeait minutieusement les moindres effets de lumière. Rembrandt observait avec une attention scrupuleuse le jeu des rayons du soleil, depuis le moment où ils semblent naître avec l'aube jusqu'à celui où l'astre se couche dans un lit de pourpre et d'or pour disparaître à l'occident. Les moindres détails d'un paysage, les plus simples accidents de la vie rustique étaient pour le jeune

artiste matière à observations : il se recueillait en face de ce spectacle, et trouvait le secret d'une méthode qui n'appartint qu'à lui seul. Il découvrait dans l'art une face nouvelle et inventait des procédés nouveaux. C'est à cette manière toute personnelle d'éclairer une partie des objets et de laisser le reste dans ses mystérieuses pénombres qu'il dut son originalité.

Cependant Gerretsz désespérait de voir ce talent recevoir un emploi pratique. Son fils, qu'il pressait à cet égard, lui répondait toujours avec flegme :

« Attendez, attendez encore ; je ne suis pas sûr d'avoir trouvé les procédés que je cherche. »

Le meunier alors prit un bon moyen : il envoya secrètement prier Swanenburg de venir dîner au moulin. L'excellent homme accueillit avec cordialité cette invitation.

« Ah ! venez, s'écria Gerretsz du plus loin qu'il aperçut Swanenburg ; venez, mon maître. Vous seul pouvez me tirer de ma perplexité.

— Voyons, qu'est-ce ?

— D'après votre conseil, j'ai placé mon fils chez Pierre Lastman.

— Et vous avez bien fait.

— Pierre Lastman m'a engagé ensuite à le mettre chez Jacob Pinas.

— Fort bien ; cela honore Lastman.

— Et mon fils est revenu chez moi.

— Pour quelle raison ?

— Parce que, suivant maître Pinas, Rembrandt avait appris tout ce qu'il lui était nécessaire d'apprendre.

— Jusqu'ici, ce me semble, vous n'avez pas lieu de vous plaindre.

— Et je ne me plaindrais pas si je voyais mon fils faire quelque chose d'utile. Mais sans cesse il s'occupe de ce qu'il appelle des *études*. C'est jeté au hasard sur un bout de papier ou de toile, et ça ne peut servir à rien. Il n'a achevé qu'un tableau que je veux vous montrer, pour que vous me disiez bien franchement s'il a réellement du mérite.

— Montrez. Je ne vous cacherai pas mon sentiment. »

Le tableau fut apporté. Pendant que Swanenburg l'examinait, Gerretsz et sa femme sentaient leur cœur battre avec violence.

Swanenburg n'avait pas encore donné son avis lorsque Rembrandt rentra. Du premier coup d'œil il comprit ce qui se passait, et s'écria d'un ton fâché :

« Comment, mon père, vous faites voir ce misérable essai ?

— Un essai !... répéta Swanenburg ne réprimant plus son admiration. Écoute, voici ma réponse à ta modestie un peu sauvage : Je vais écrire à l'instant un billet pour Clément de Jonge, riche marchand d'estampes à la Haye. Tu lui porteras

ma lettre avec ton tableau, et au retour tu me diras comment il l'aura reçu.

— Ma foi, maître, je n'oserai pas.

— Ose, mon garçon. Tu auras avec toi la meilleure des recommandations, — ton tableau.

— Fais ce qu'il te dit, ajouta le meunier ; m'est avis que tu l'en trouveras bien.

— J'obéirai. Demain je me mettrai en route. »

Rembrandt partit. Il était bien décidé intérieurement à ne pas faire fléchir son humeur indépendante, à n'adresser aucune prière au marchand. Il arriva et demanda au premier passant venu le logis de maître Clément de Jonge.

Ce dernier était dans sa boutique. Le jeune homme entra résolument.

« Que voulez-vous, l'ami ? dit le marchand, qui toisa cette espèce de paysan.

— Je veux, monsieur, vous remettre la lettre que voici.

— Une lettre ?... De qui ?

— De mon premier maître de peinture, Swanenburg.

— Votre maître ?... Vous êtes peintre, vous ?

— Je crois l'être ; et si je ne suis pas encore habile, j'espère le devenir.

— En effet, vous avez du temps devant vous. Mais voyons la lettre de mon ami Swanenburg. »

Après avoir jeté un regard rapide sur la lettre, Clément de Jonge dit nonchalamment :

« Où est ce tableau ? »

Rembrandt lui présenta sa toile.

Aussitôt l'enthousiasme apparut sur le visage du marchand.

« Vous vous nommez Rembrandt ? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! on parlera de vous. Mais en tout cas, n'oubliez pas que je vous ai acheté votre premier tableau.

— Se peut-il ? Vous me l'achetez ! s'écria le jeune homme avec joie.

— Sans doute, et je le paye comptant. Tenez, voici cent florins.

— Vraiment, je crois rêver !

— Vous en gagnerez bien d'autres. Allons, travaillez ; vous êtes dans la bonne voie. »

Rembrandt prit le chariot pour revenir plus vite chez son père. A tout instant il pressait la bourse de cuir qui contenait son trésor. Il ne pouvait se croire possesseur de tant d'argent. Ses cris d'allégresse, lorsqu'il arriva, firent accourir tous les habitants du moulin.

« Tenez, tenez, voyez, mon père ! cent florins pour mon tableau ! cent florins !

— Bonne aubaine, mon cher fils, dit avec un peu plus de calme le meunier. Je suis content. Il paraît que tu es un habile homme. Décidément maître Cornélius a bien fait de te renvoyer de son école, et la peinture te convenait mieux que le latin. »

IV.

Jusqu'à ce jour Rembrandt, constamment isolé, en face de la nature, tout entier à ce spectacle sublime, n'avait pas encore été en contact avec la société et était resté à l'abri de ses tentations comme de ses périls.

Les cent florins de Clément de Jonge allumèrent dans le cœur de l'artiste une passion jusqu'alors inconnue pour lui : la passion du gain.

Il était devenu avare ! non de cette avarice ordinaire qui rétrécit la pensée, qui éteint le regard, qui rend méfiant, craintif, qui donne des habitudes ignobles. Rembrandt ne pouvait avoir rien de vulgaire, pas même son avarice ; et il fut avare à sa manière. Persuadé du mérite de ses œuvres, il voulait qu'elles lui rapportassent un large profit ; mais quelque plaisir qu'il trouvât dans les bénéfices de son pinceau, il ne précipitait pas pour cela son travail. Bien différent du trop généreux Van Dyck, qui, afin de tenir table ouverte et de partager son bien avec tous ses amis, finit par peindre à la hâte et sans souci de sa renommée, Rembrandt s'était promis qu'il ne livrerait jamais une œuvre avant d'en être entièrement satisfait, et il se tint parole. On le vit souvent consacrer des journées entières à des détails d'ajustement, de plis, de coiffure, qu'il eût pu disposer en quelques instants. Nous avons donc raison de dire qu'il était avare à sa manière.

Comprenant que le village de Leydendorp, ou la ville de Leyde, n'était plus pour ses succès un théâtre suffisant, il se résolut à quitter le moulin paternel et à aller se fixer à Amsterdam.

C'était en 1630. Rembrandt avait vingt-deux ans.

Déjà la renommée l'avait précédé à Amsterdam. Désormais sa vie ne sera plus qu'une suite de succès, mais cependant toujours, comme par le passé, un labeur infatigable. Nul artiste n'a plus que Rembrandt utilisé toutes ses heures, si l'on songe que, indépendamment de ses tableaux d'histoire, paysages et portraits, dont le nombre fut si grand, il fit six cent quatre-vingt-sept eaux fortes. Sa passion de gain contribua sans doute à cette production continuelle, intarissable ; mais nous l'avons dit et nous le répétons à l'honneur de Rembrandt, jamais elle ne nuisit à la perfection des œuvres du maître.

L'atelier de Rembrandt était comme un monde bizarre, tout à fait à part, et qui s'est reflété dans ses ouvrages. Il y régnait un jour mystérieux. Là, notre artiste, grossièrement vêtu, — car il n'admettait pas le luxe pour son propre compte, mais se rattachait volontiers par ses habitudes populaires au moulin de Leydendorp, — notre artiste s'était plu à rassembler les plus étranges oripeaux. Dans des armoires étaient suspendus une foule de costumes orientaux, de turbans, d'armes hors d'usage. Souvent cette manie d'entasser des vieilleries était l'objet de critiques de la part des

personnages éminents qui s'étaient liés d'amitié avec Rembrandt et qu'il peignit presque tous, tels que le bourgmestre Six, son meilleur ami, Vlenbogaerd, le receveur des États de Hollande, le bourgmestre Haaring, Renier Anslloo, le médecin Faustus, Jean Latma, riche orfèvre, Ephraïm Bonus, docteur juif, et Abraham de France, grand amateur d'estampes... A quoi Rembrandt répondait : — « Ce sont mes antiques. » Il se glorifiait aussi de ne point imiter les maîtres romains ou florentins, et de n'avoir pas assujéti ses inspirations aux règles sévères de leur école. Ces saillies brusques lui revenaient fréquemment sur les lèvres, devant les étrangers comme devant ses élèves, Gérard Dow, Vanden Eeckhout, Bernard Keilh, Gouvert Flync, Bramer et tant d'autres. Un jour qu'il y avait cercle dans l'atelier, tandis que le maître peignait son *Christ en croix*, Rembrandt semblait se plaire plus que jamais à faire valoir son système tout personnel.

« Vous le voyez, messieurs, disait-il, j'ai eu soin d'appeler au spectacle du supplice divin cette vile canaille qui se rue toujours là où le sang doit couler. Mais je l'ai mise dans l'ombre ; l'ombre est bonne pour cette foule avide de contempler le martyr. Vous remarquerez, quoique ces trois figures soient dans la demi-teinte, la douleur de la Vierge, de Madeleine et de saint Jean. Les Italiens n'eussent pas manqué de jeter un jour éblouissant sur toute cette scène de deuil, et de vous modeler le Christ qui souffre comme un Antinoüs ; mais je fais fi de ce faux éclat. Moi, je n'ai pas été en Italie. »

Un assistant que personne n'avait remarqué, et dont l'extérieur annonçait une exquise élégance, dit en saluant le peintre avec politesse :

« Cela se voit sans peine. »

Rembrandt se retourna brusquement, et s'écria en toisant son interlocuteur :

« Qui es-tu, pour me parler de la sorte ? »

— Monsieur, répondit celui-ci, je suis Van Dyck, pour vous servir.

— Monsieur, je vous estime fort, dit Rembrandt en soulevant un peu son bonnet garni de fourrure ; cependant, trouvez bon que je reste Hollandais et que je continue de professer mon aversion pour l'Italie. »

V.

Le village de Ransdorp, dans la province de Wuterland, était tout en liesse. On y célébrait le mariage de Paul Rembrandt, l'artiste fameux, avec une simple paysanne, Marie Dorothee. Si la beauté et la jeunesse sont la meilleure des dots, la fiancée était assurément bien riche. Quant à la fortune, elle n'en possédait pas l'ombre. Mais, conséquent avec lui-même, Rembrandt avait voulu prendre femme au village, sans s'assujettir aux règles des convenances que lui eût imposées

une alliance avec une famille bourgeoise; et comme le vieux Gerretsz, qui était venu assister à la bénédiction nuptiale, disait à son fils :

« Je pensais que tu aurais voulu épouser la fortune...

Rembrandt lui répondit :

— Oui, j'aime l'argent, mais à ma manière, au bout de mon pinceau. D'ailleurs, en prenant Marie-Dorothée, j'acquiers un trésor.

— Un trésor... de vertus?

— Oui; et puis un modèle admirable, que je pourrai placer à mon aise dans toutes mes compositions. Il est commode d'avoir toujours le beau devant les yeux. Ainsi, j'ai fait une bonne affaire; et mon mariage sera la meilleure réponse à ceux qui se moquent de ce qu'ils appellent mon avarice. Imaginez, par exemple, le tour que m'ont joué dernièrement mes élèves. Ils avaient découpé en rond des petits morceaux de carton, les avaient peints comme des pièces d'or et semés dans l'atelier. J'arrive, j'aperçois cette pluie d'or, et je me baisse vivement...

— Pour ramasser les cartons?

— Tout juste. Les coquins ont ri comme des fous.

— Et toi?

— J'ai ri comme eux. Mais en ramenant à Amsterdam ma charmante ménagère, je donnai une fameuse leçon à la critique. »

La suite prouva que Rembrandt avait raison. Sa femme, aussi économe que lui, ne le contredisait en rien et partageait même toutes ses idées. Elle en donna une preuve en s'associant, quelques années après, à un tour, sinon très-délicat, du moins assez original, que Rembrandt s'avisa de jouer au public pour doubler d'un seul coup sa fortune, et voir aussi quelle valeur réelle l'opinion assignait à ses œuvres.

Un matin, l'atelier de Rembrandt resta fermé. On s'émeut, on s'informe. Marie-Dorothée reçoit de nombreux visiteurs. Elle est en deuil; l'affliction se peint sur son visage.

« Qu'y a-t-il donc? — Serait-il arrivé un malheur? — Rembrandt serait-il tombé malade?

— Ah! ce ne serait rien.

— Rembrandt est-il mort?

— Hélas! oui, messieurs. Il a péri en voyage. J'en ai reçu l'affreuse nouvelle. Excusez mon émotion, pardonnez à mes larmes! »

Et sa servante enchérisait sur le dire de la maîtresse. Son fils même, Titus, que Rembrandt avait plus d'une fois chargé d'aller vendre ses gravures en disant aux amateurs qu'il les lui avait dérobées, afin qu'elles eussent plus de prix, son fils jouait aussi un rôle dans cette comédie. Bientôt il ne fut plus question, à Amsterdam, que de la perte irréparable qu'on avait faite. Alors la foule des connaisseurs accourut, chacun craignant d'arriver trop tard pour se procurer quelqu'un de ses chefs-d'œuvre, dont le nombre

était désormais limité. Il fallait entendre les regrets, les éloges. Le bonhomme Six, surtout, qui tant de fois avait emmené Rembrandt à sa maison de campagne, aux portes d'Amsterdam, ne tarissait pas.

« Quel beau génie! s'écriait-il. On aurait peine à énumérer ses chefs-d'œuvre. Quant à moi, je ne place rien au-dessus de sa *Résurrection de Lazare*, de son *Christ chassant les vendeurs du Temple*, de sa *Ronde de nuit*, de sa *Leçon d'anatomie*. Et ses portraits! n'est-ce pas la nature elle-même? Messieurs, il s'agit de prouver notre culte pour sa mémoire. La vente va commencer. Ne laissons pas des enchérisseurs étrangers emporter des toiles qui doivent appartenir à notre pays (1). »

L'allocation de l'honnête bourgmestre fut très-goutée, et la vente produisit les plus magnifiques résultats.

Caché dans une pièce voisine, Rembrandt voyait tout sans être vu, et jouissait des heureux effets de son stratagème.

Quelques jours après, Marie-Dorothée reparut avec ses vêtements ordinaires.

« Et quoi! lui dit-on, vous avez déjà quitté le deuil?

— Oui, et, Dieu merci, je puis le faire légitimement. J'ai reçu de bonnes nouvelles : Rembrandt n'est pas mort. »

Rembrandt n'est pas mort!... Cette nouvelle se répandit comme l'éclair dans toute la ville d'Amsterdam; et si quelques-uns devinèrent la ruse, ils l'excusèrent en faveur de l'originalité.

Mais ce qui n'avait été, ce jour-là, qu'un faux bruit, devint en 1669 une réalité. Rembrandt mourut à l'âge de soixante et un ans. C'est à tort que beaucoup d'historiens ont dit que Rembrandt avait laissé une grande fortune. Dans son excellente *Notice* des tableaux du Louvre, M. Frédéric Villot a rectifié une foule de ces erreurs passées traditionnellement de biographies en biographies; et voici, d'après ses recherches, la vérité sur la fin de Rembrandt : « La vérité est que Rembrandt, qui a gagné des sommes considérables, termina ses jours dans la plus grande misère. Sa passion pour les gravures, les tableaux et les objets d'art, causa sa ruine. Il vit sa maison inventoriée les 15 et

(1) Le tableau que nous donnons dans notre gravure de ce numéro : L'ANGE RAPHAËL QUITTANT TOBIE, fait partie de la collection du Louvre. Hauteur du tableau, 0,68; largeur, 0,52.

A gauche, sur le seuil de la maison, exhaussée de quelques marches, Sara, femme du jeune Tobie, les mains jointes, dans l'attitude de l'étonnement; près d'elle Anne, sa mère, qui, confuse d'avoir douté de la protection céleste, détourne la tête et laisse tomber sa béquille. Au pied des marches, Tobie le père prosterné et son fils agenouillé. Dans la partie supérieure, à droite, l'ange Raphaël, vu de dos, s'élevant au ciel à travers les nuages. — Signé Rembrandt, f. 1637.

16 juillet 1656, et ses estampes de Marc-Antoine, ses bronzes, ses marbres antiques, ses curiosités orientales, ses armes, ses objets d'histoire naturelle, magnifiques collections dont le catalogue est parvenu jusqu'à nous, furent vendus à deux reprises différentes par Haring le jeune, priseur-juré, dont il avait fait le portrait. Enfin, dénué de toutes ressources, il se retira dans le Roosgracht (Canal aux Roses), un des plus pauvres quartiers d'Amsterdam, y passa le reste de sa vie dans une profonde obscurité, quoique travaillant encore, ainsi que le prouve un portrait daté de l'année même de sa mort, et finit par devoir l'aumône d'un cercueil à la charité publique.

L'enterrement du grand homme auquel on élève maintenant des statues ne coûta que 15 florins. Ces détails intéressants et inconnus, nous les devons à l'obligeante communication de M. Scheltema, archiviste d'Amsterdam, qui a bien voulu nous envoyer l'extrait du registre des morts enterrés à Westerkerk (église de l'ouest). Voici la traduction du précieux document découvert par le savant archiviste : « 8 octobre 1669, Rembrandt (Van Ryn), sur le Roosgracht, 15 florins. » — Rembrandt laissa un fils, nommé *Titus*, qui fut son élève, et qui mourut en 1668, à l'âge de 27 ans, sans avoir produit des œuvres remarquables. »

ALFRED DES ESSARTS.

MARIE.

I.

C'était en 1789. Maître Sicard, ancien épicier d'un petit village de la Comté, était depuis quelque temps portier d'une maison dans l'un des quartiers populeux de Paris : emploi qui lui était échu à la mort d'un vieil oncle dont il était l'unique héritier.

Si la fortune aveugle, dit-on, lui avait été favorable, du moins elle avait cette fois été juste. Le bonhomme Sicard et son épouse Françoise étaient bien dignes des faveurs de la capricieuse déesse. Du reste, ils n'en abusaient pas, et savaient même économiser sur leurs petits revenus, afin d'amasser une dot à Marie, leur enfant d'adoption.

Marie était la fille d'un vieil officier qui était mort, laissant seule au monde une enfant de cinq ans, blonde, fraîche, gentille, dont tout l'héritage était une vieille croix gagnée par son père dans les combats, et le portrait de sa mère. C'était beaucoup pour l'amour filial, mais c'était peu pour faire vivre et élever l'enfant. Ce que voyant dame Sicard, voisine de l'ancien soldat, s'en alla jeter de l'eau bénite sur le corps du défunt, et lui fit solennellement la promesse d'adopter sa fille, qu'elle installa chez elle le jour même.

L'épicier, toujours charmé de ce qui charmait sa femme, reçut la petite à bras ouverts, et dès ce moment il fut convenu qu'elle devenait leur fille.

Ce fut quelques années après cette adoption que le bonhomme fut appelé à Paris pour recueillir la succession d'un vieux portier dont l'unique soin avait été d'empiler des écus toute sa vie.

L'emploi que le vieil avare occupait ayant semblé à Sicard avantageux et facile, il s'offrit comme successeur de son oncle, après avoir toutefois sollicité l'assentiment de sa docte épouse.

La famille Sicard se composait donc de trois personnes, véritables modèles pour toutes les familles du quartier. Ils avaient conservé leurs vieilles et tranquilles habitudes de la campagne,

et vivaient dans l'harmonie la plus exemplaire ; maître Sicard ne parlait jamais qu'après sa femme, afin d'émettre la même opinion ; aussi leur vie n'était-elle qu'une longue béatitude.

Quand le dimanche arrivait, Sicard passait sa veste couleur marron, qu'il avait portée pour la première fois le jour où il avait pris madame Sicard pour compagne. Des culottes vertes, un chapeau, qui remontaient comme la veste à cette date bienheureuse, et un grand mouchoir de coton à larges carreaux qu'il tenait à la main, complétaient son ajustement.

De son côté, dame Françoise se revêtait de sa robe couleur gorge de pigeon et d'un mouchoir fond gris, contemporain de la veste et du chapeau ; puis elle prenait un vaste parapluie, qui pût, par sa dimension, garantir toute la famille de la pluie ou d'un soleil trop ardent, et l'on se dirigeait vers l'église, afin d'entendre la grand'messe. Ensuite, lorsque la journée était belle, on emportait un panier de provisions, et l'on se mettait en route pour goûter la fraîcheur du soir et le bonheur de manger un morceau en famille.

Souvent la mère Robichet, leur voisine, les accompagnait et partageait leur festin en plein air. C'était une bonne femme aussi que la mère Robichet : une portière qui faisait honnêtement son métier, et qui n'était pas fière.

Depuis six ans que les Sicard étaient portiers, leur existence s'était écoulée ainsi, sans le plus léger incident.

« Le bon Dieu, disait avec son accent comtois dame Françoise à son amie dame Robichet, le bon Dieu nous a récompensés d'avoir pris cette enfant avec nous. Dis donc, père Sicard ; te souviens-tu de ce jour où nous l'avons *recueillie* ? c'était par une belle matinée du mois de mai ; j'avais mis ma robe verte et mon tablier noir, pour aller dire une prière à ce pauvre M. Lionard, qu'était mort, quand je vois la petite Marie *qu'était* dans un coin qui pleurait toute seule. Eh ben ! que je dis, pourquoi

qu'on n'emmène pas cette enfant, plutôt que de la laisser avec un mort ?

— Tiens ! qu'on me répond, il faudrait avoir quelqu'un qui la réclame ; mais comme y gnia personne, on va la faire entrer à l'hospice.

— Ah ! gnia personne ! que j'ai dit ; eh ben, je la prends, moi ; nous n'avons pas d'enfant ; je ne fais de tort à quiconque, et le père Sicard ne demandera pas mieux. Hein, père Sicard, que t'as été content ?

— Mais oui, dit le portier ; j'ai dit : Puisque nous n'avons pas d'enfant, ça ne fait de tort à...

— Et alors, nous avons été tout de suite récompensés. Voilà que nous recevons une lettre de Paris qui nous apprend que notre oncle est mort et qu'il nous laisse tout son avoir. »

Françoise avait raconté cette histoire cent et cent fois déjà ; dame Robichet la savait par cœur ; ce qui ne l'empêchait pas de répondre aux honnêtes Sicard, qui la régalaient :

« Et vous méritez bien d'être heureuse, mère Sicard ; aussi, quand on dit dans le quartier que vous êtes fameusement partagés, je ne manque pas de leur répondre que le bon Dieu est juste, et qu'il fait bien ce qu'il fait, et tout le monde est de mon avis. » L'opinion de la mère Robichet avait du poids dans le quartier !

Un jour il arriva dans la maison Sicard un accident qui vint troubler quelques heures chez les portiers l'uniformité habituelle.

Un enfant de cinq à six ans, jouant dans la rue, se trouva pris sous une voiture dont le cocher n'avait pu arrêter à temps les chevaux. Deux jeunes dames en descendirent aussitôt pour s'assurer de ce qu'avait l'enfant. La blessure était peu de chose, et les étrangères, après avoir toutefois laissé aux parents, qui étaient de pauvres locataires de la maison Sicard, une bourse bien garnie, se retirèrent, suivies de dame Françoise, qui se trouvait très-flattée d'avoir causé avec de belles dames ; et comme l'une d'elles s'était plainte d'une soif ardente, la bonne femme les invita aussitôt à entrer dans sa loge afin de se rafraîchir.

« Marie, cria-t-elle à sa fille adoptive, qui était dans la pièce voisine, apporte donc de l'eau et du sucre pour ces dames ; dépêche-toi, ma petite ! »

Une jeune fille de quatorze ans entra presque aussitôt, chargée des rafraîchissements demandés.

C'était une belle enfant que cette jeune fille. Sa beauté, déjà remarquable, devenait plus frappante encore par le contraste que formait cette jeune tête entre les deux figures bizarres des portiers ; c'était d'une disparité étrange.

Les deux dames en firent évidemment la remarque, car l'aînée, qui prenait toujours la parole, demanda à la bonne femme si c'était bien là sa fille.

« Oh ! c'est tout comme, s'empressa de dire Françoise heureuse de raconter son histoire favo-

rite ; nous n'avons pas d'enfant, elle nous en tient lieu et héritera du peu que nous avons.

— C'est très-bien à vous ! dit l'étrangère ; mais cette enfant était donc orpheline ?

— Oui madame, elle venait de perdre son père quand nous l'avons adoptée. C'était par une belle matinée du mois de mai ; j'avais mis ma robe verte et mon tablier noir, pour aller dire une prière à ce pauvre M. Lionard, qui était mort... »

Et elle continua en ses termes habituels, qu'on connaît déjà. Le père Sicard entra aux dernières paroles, et, fort érudite sur ce discours qu'il savait mot à mot, il comprit qu'on venait de raconter l'histoire de Marie.

« C'est comme je vous le dis, mesdames ; et voilà le père Sicard qui peut vous en assurer.

— Mais oui, mesdames, c'est comme ma femme vous le dit.

— Allons, c'est très-bien, braves gens, je vous félicite. Et avez-vous fait donner quelque instruction à cette jeune fille ?

— Oh ! oui, madame ! dit Françoise avec volubilité, je l'ai fait éduquer ; je n'aurais pas voulu que la petite eût quelque chose à reprocher plus tard à la mère Françoise. Et puis j'avais mon idée ; je m'ai dit comme ça : Marie a un cousin qu'est orphelin aussi, mais qui fait de belles études parce que ses parents lui ont laissé de quoi pour payer tout cela ; les deux enfants s'aiment, que c'est plaisir à voir ; eh bien, ils s'épouseront donc. Avec le rang de Julien et la dot que nous tâchons d'amasser à la petite, ils pourront vivre contents.

— Et vous, Marie, dit la dame en s'adressant à la jeune fille, faites-vous de semblables rêves ?

— Je pense que mère Sicard ne veut que le bien, et je désire toujours comme elle, répondit la naïve enfant toute rougissante. »

La dame sourit, et attirant Marie : « Et votre cousin vient vous voir quelquefois ?

— Oui, madame... Et tenez, le voici justement ! » s'écrie Françoise.

Un jeune homme de vingt ans entra bruyamment en fredonnant un air ; mais, tout interdit en apercevant les dames, il se tut et salua avec grâce. C'était un beau garçon, à l'œil vif, au visage franc et ouvert, sur lequel se réfléchissait pourtant un caractère impérieux et indépendant. Dans certaines circonstances, son premier mouvement était emporté, irrésistible ; l'exaltation de son esprit l'entraînait loin alors et pouvait le faire juger méchant ; mais à ces emportements succédait bientôt le repentir, et la réflexion ramenait le calme. Il y avait quelque peu d'exaltation dans sa tête, mais aussi beaucoup de générosité dans son cœur.

Après avoir salué les deux inconnues et échangé un signe d'amitié avec le père et la mère Sicard, il vint prendre affectueusement la main de Marie.

« Bonjour, petite cousine, dit-il; as-tu travaillé aujourd'hui ? »

— Oui, dit Marie.

— Est-ce que vous donnez des leçons à votre cousine, monsieur Julien ? dit la dame.

— Oh ! que oui, donc ! hasarda le père Sicard ; il ne la trouve pas encore assez savante, et il veut lui apprendre sa grammaire.

— Sa grammaire, qu'elle connaît déjà beaucoup, interrompit vivement Françoise ; n'est-ce pas, Julien ?

— Oh ! il suffit de quelques conseils pour instruire Marie, dit le jeune homme ; son intelligence aplanit toutes les difficultés ; elle a appris presque seule tout ce qu'elle sait déjà.

— Et ce serait dommage d'en rester là, reprit la dame ; je veux voir à Marie une éducation complète. Monsieur Julien saura en apprécier les avantages. Et vous, bonnes gens, il suffira de vous dire que de cela dépend le bonheur de Marie pour que vous consentiez à vous en séparer quelque temps. Si vous le voulez, je me charge d'elle ; je la fais entrer dans une des meilleures pensions de Paris, et dans quelques années, monsieur Julien, Marie sera digne d'un homme dont la position serait honorable... A quoi vous destinez-vous, monsieur ?

— J'étudie la médecine, madame.

— C'est très-bien... Je me charge de l'éducation et de la dot de Marie ; ce sera participer un peu à tout le bien que vous avez fait, bonnes gens, et vous aurez toujours droit les premiers à son affection et à sa reconnaissance. »

Les pauvres Sicard firent bien quelques difficultés ; mais, comme leur amitié pour Marie n'avait rien d'égoïste, ils finirent par se rendre aux instances de la dame et de Julien.

Ce dernier préférait aussi la méthode d'éducation d'un pensionnat à celle de la mère Françoise.

A quelques jours de là, une calèche s'arrêta devant la maison Sicard, et un domestique sans livrée vint inviter dame Françoise et sa fille à monter dans la voiture pour rejoindre madame la comtesse, qui les attendait.

« Une comtesse ! dis donc, père Sicard, une comtesse ! » exclamait Françoise dans tous les tons.

« C'était une comtesse, mère Robichet, » continuait-elle à la voisine, qui arrivait les yeux grands ouverts.

Cela n'empêcha pourtant pas la mère Sicard d'être bien désolée de cette séparation.

Enfin on monta dans le beau carrosse, après avoir tourné cinquante fois autour, et surtout après avoir embrassé le père Sicard, qui déplorait la manie d'un siècle où l'on n'était jamais assez savant, et qui maudissait toutes les écoles du monde.

La voiture partit si rapidement, que la portière,

qui se gonflait d'aise, avait eu à peine le temps de s'installer lorsqu'on arriva.

J'ai oublié de dire que la bonne femme avait mis à la hâte sa robe gorge de pigeon et son mouchoir fond gris.

On les introduisit dans une salle de réception où elles trouvèrent trois dames : deux qu'elles reconnurent aussitôt ; la troisième était la maîtresse de la maison.

« Eh bien, ma bonne femme, vous vous décidez à faire le sacrifice de cette charmante enfant ? dit la dame qui avait réclamé Marie ; c'est beau, c'est généreux de votre part.

— Oh ben ! ma foi, guai pas de quoi, dit en s'embrouillant dans sa phrase la mère Sicard devenue rouge comme une cerise ; puisque vous voulez l'éduquer, elle deviendra savante comme vous, c'est-à-dire, encore pas tant que vous... Qu'est-ce que je dis donc, moi !... Enfin, pourvu que ça ne l'y fasse pas oublier tout à fait le père et la mère Sicard ; parce que, voyez-vous, nous l'aimons bien tout de même, continua-t-elle en sanglotant tout à coup, malgré toute la peine qu'elle avait prise pour se contenir : ne faudrait pas qu'elle nous méprise un jour. »

Marie s'était jetée dans les bras de sa mère adoptive et pleurait à son tour.

« Allons, allons, c'est un grand sacrifice, bonne mère, dit la dame en essuyant une larme d'attendrissement ; mais vous avez fait injure à Marie en doutant de son affection ; voyez si cette enfant peut jamais devenir ingrate. Consolez-vous, d'ailleurs, madame permet à Marie d'aller vous embrasser tous les mois. »

La pauvre Françoise ne pouvait espérer mieux, aussi parvint-elle à se maîtriser un peu.

L'étrangère fit alors quelques observations à la maîtresse de pension, qui l'écoutait avec déférence ; puis elle vint poser ses lèvres sur le front de Marie, fit de la main un geste amical à la portière, et sortit suivie de sa compagne.

Dame Françoise vit alors, de la fenêtre, s'approcher le beau carrosse qui l'avait amenée elle et Marie ; et les deux dames, que l'on reconduisait avec empressement, disparurent bientôt, emportées de toute la vitesse de deux chevaux fougueux.

La pauvre Françoise devait, à son tour, quitter Marie ; c'était un triste moment ; et la promesse qu'on lui fit de revoir tous les mois sa fille adoptive pouvait seule la décider à revenir sans elle.

Mais lorsqu'en rentrant elle se vit entourée des commères du quartier qui venaient la questionner sur ce qui s'était passé, la pauvre vieille pleura au lieu de se redresser ; son retour était aussi humble que son départ avait été glorieux.

II.

La loge devint bien monotone lorsqu'elle eu

perdu sa fleur de beauté. Les pauvres gens, habitués aux chants joyeux, aux frais éclats de rire de la jeune fille, ne pouvaient se retrouver ainsi, seuls en face de leur vieillesse. Marie était pour eux la joie et la vie; c'était le rayon de bonheur et de jeunesse qui réjouissait leur demeure.

Aussi ce fut une bien grande joie, le premier jour que Marie vint passer avec ses vieux amis, après tout un mois de séparation! Il y eut fête chez le portier, on se para comme au jour du dimanche, et la mère Robichet et Julien furent invités à dîner.

Ce jour-là s'écoula vite, et l'heure du départ, en sonnant, fit de nouveau couler des larmes.

Trois années se passèrent ainsi.

Marie avait alors dix-sept ans. Sa taille, en se développant, avait pris des formes gracieuses et délicates. Son visage, toujours aussi correct dans ses lignes, offrait une mobilité d'expression qui charmait. Dans ses manières se remarquait l'aisance que donnent l'habitude du monde et le savoir-vivre; une seule chose était restée chez elle simple et primitive, c'était son cœur.

La jeune fille avait reçu souvent la visite de sa protectrice, et ces entrevues où régnaient d'une part le plus tendre intérêt, de l'autre la plus vive gratitude, s'étaient profondément gravées dans le cœur de Marie.

Il est entre les âmes d'élite une mystérieuse sympathie qui les unit fortement l'une à l'autre; la jeune fille, dont le regard avait pénétré tant de fois dans le cœur de la comtesse, comme dans un sanctuaire, avait voué une sorte de culte à cette femme grande et noble qui la protégeait, et à qui elle devait l'éducation, cette vie de l'âme.

Marie devait rester un an encore dans sa pension, c'est-à-dire jusqu'au jour de son mariage; sa protectrice l'avait ainsi décidé, afin qu'elle n'eût pas à souffrir d'un long séjour chez les vieux portiers, tout dévoués sans doute à la jeune fille, mais dont la société ne pouvait plus lui convenir.

« Tu souffrirais sans cesse avec eux, ma chère enfant, disait la comtesse à Marie, et, malgré toi, tu le leur laisserais voir.

— Oh! je serais donc ingrate, madame? dit Marie; ingrate avec eux, qui ont recueilli mon enfance!

— Ingrate, non, ma fille; n'auras-tu pas toujours à leur prodiguer ton affection et tes caresses? L'éducation établit entre eux et toi une grande distance; mais quelques bonnes paroles leur feront vite oublier ce qu'a de cruel votre séparation. L'ingratitude, pauvre petite! sais-tu ce que c'est?... Fasse le ciel que ta vie s'écoule toujours ainsi, ignorante et ignorée, au milieu de cœurs qui te sont dévoués!

— Fasse le ciel que je vive pour vous aimer,

madame! dit Marie en baisant avec effusion la main de sa bienfaitrice. Oh! tenez, continuez-elle, vous occupez sans cesse ma pensée: si je veux me représenter ma mère, que je n'ai pas connue, hélas! je ferme les yeux, et elle m'apparaît avec votre beau visage; si je prie le soir devant l'image de la Vierge, il me semble que ses traits s'animent, et je crois la voir sourire comme vous me souriez: oh! c'est qu'il y a dans l'affection que je vous ai vouée quelque chose de sacré comme ce que l'on doit éprouver pour une mère, de pur et de saint comme ce que l'on offre au ciel.

— Garde-moi donc toujours cette affection, ma fille, dit la comtesse en lui ouvrant les bras; tes doux épanchements me font oublier ce qu'on souffre dans la vie.

— Vous souffrez, vous, madame? demanda Marie avec étonnement, et vous ne me le dites pas! à moi, votre fille!

— Tu ne soupçonnes ni le mal ni les souffrances, pourquoi veux-tu que je te les révèle, enfant? Va, garde ta douce ignorance; tu ne dois vivre qu'avec ceux qui t'aiment; tu ne connaîtras jamais rien de ce qui se passe à la cour.

— Mais, vous, madame, comment pouvez-vous y souffrir, vous qu'on doit aimer et adorer comme une reine?

— Tous les cœurs ne ressemblent pas au tien, Marie, dit la comtesse en souriant avec amertume; et puis, que parles-tu d'aimer comme une reine? pauvre enfant!... La reine est la première esclave dans notre triste monde. La hauteur et la dignité doivent être dans son regard, le calme sur son front, l'indifférence dans son sourire, et la défiance armée doit bannir de son âme tout sentiment d'affection et de joie. Car une reine n'a pas d'amis, elle ne doit donc jamais se plaindre... jamais pleurer, lors même qu'elle a au cœur des larmes qui l'oppressent, aux lèvres des plaintes prêtes à s'échapper. Voilà ce qu'est une reine, Marie, voilà ce qu'est la nôtre... Une pauvre femme qu'il faut plaindre.

— Marie-Antoinette? elle qu'on dit si belle et si bonne, elle a tant à souffrir! Vous la connaissez, madame?

— Oui... je sais que l'injustice et l'ingratitude de ses sujets la font bien souffrir.

— Ah! madame! mais ne pas être dévoué à notre reine, c'est offenser le ciel. Vous semblez étonnée de m'entendre parler ainsi?... C'est qu'on la bénit dans cette maison, où l'on apprécie ses vertus, où l'on connaît ses charités secrètes.

— Priez donc pour elle, enfants; demandez à Dieu qu'il la protège; et ne m'oubliez pas, toi, mon ange, tes prières doivent être exaucées, elles sont si pures!... Adieu, Marie!...

— Vous partez déjà? Oh! revenez bientôt, madame! dit Marie en lui donnant son front à

baiser et en posant elle-même ses lèvres sur la main de sa protectrice; j'ai tant de bonheur à vous voir! Je crois que si je vous perdais un jour, je ne pourrais supporter votre absence...

— Nous ne nous séparerons pas, espérons-le, ma fille, et surtout demandons-le à Dieu.

Ce jour-là, Marie vit partir la comtesse avec une tristesse inaccoutumée; elle lui avait trouvé le front soucieux, le cœur découragé.

— Qu'a-t-elle donc? se disait Marie; car elle ignorait tout ce qui concernait la comtesse; elle ne connaissait que son âme; mais c'était assez pour la jeune fille, et du jour où elle avait rencontré cette femme, elle lui avait voué un sentiment si profond, une vénération si grande, qu'elle l'avait élevée dans son esprit à l'idéal de toutes les perfections; cette femme personnifiait à ses yeux tout ce qu'il y a de grand et de noble en ce monde.

Quelque temps après cette visite, Marie alla voir ses vieux parents adoptifs.

La mère Sicard, qui l'attendait, s'était levée de bon matin. Ce jour-là dès neuf heures tout était en ordre, et l'on s'était soigneusement paré pour recevoir Marie.

Lorsqu'elle arriva, la mère Robichet fut appelée, et Julien arriva bientôt à son tour.

Le jeune homme avait bien changé dans l'espace de trois années; il n'avait plus cet air franc et ouvert qu'on lui a vu à la rencontre des deux inconnues; son front de vingt-trois ans se plissait déjà sous des pensées qui venaient assombrir son regard et lui donner quelque chose de rêveur et de farouche; parfois ses yeux s'animaient d'une expression étrange, et il avait une sorte de sourire contraint et sinistre.

Cependant Julien était resté très-affectueux avec Marie; mais de secrètes pensées l'absorbaient sans cesse; il ne prenait plus aucune part à ce qui se disait autour de lui, et semblait dominé par de sombres préoccupations.

Un mot de la mère Robichet vint pourtant le rappeler à la conversation, et fit briller ses yeux.

« Ah! dit-il, vivement; on murmure, mère Robichet?

— Mais oui, dit la vieille; il paraît que nous avons un méchant roi, qui veut le malheur de son peuple.

— C'est donc vrai? dit dame Sicard. Ah! mais, c'est qu'on en parle... on en parle...

— Si bien, que le peuple est enfin las de se voir tyranniser, continua la mère Robichet, et qu'il paraît qu'il va y avoir du nouveau. En savez-vous quelque chose, m'sieu Julien?

— Mais assez, dit le jeune homme d'un air capable, la grande voix de la liberté a enfin trouvé un écho au cœur de tous... Quel grand jour! continua-t-il en s'animant, que celui où

l'on secouera enfin le joug odieux qui nous pèse!... où l'on jettera sa chaîne d'esclave pour conquérir fierement son droit de citoyen!

— Avez-vous vu? dit le portier en s'exaltant sur la tirade de Julien, avez-vous vu? Dites donc, mère Robichet, qu'on dise que la jeunesse d'aujourd'hui n'est pas avancée!

— Écoutez donc, papa Sicard, dit Julien, nous avons nos opinions comme les autres: à vingt-trois ans, on réfléchit, on n'est plus un enfant.

— On se laisse influencer quelquefois, dit doucement Marie.

Julien la regarda, et comprit que leurs opinions politiques étaient en opposition.

« Allons! murmura-t-il, cela ne pouvait pas manquer; élevé parmi les aristocrates! »

Puis se tournant vers elle :

« Qui que ce soit n'a jamais pu se vanter de m'avoir fait adopter ses opinions, ma jolie cousine.

— Tant mieux, alors, Julien, repartit la jeune fille, car avec votre jugement et la droiture de votre esprit, vos propres opinions ne peuvent qu'être sensées.

— Et vous approuvez les réflexions que je viens d'émettre?

— Sont-elles bien de vous, ces réflexions?

— Faut-il vous répéter ce que je viens de vous dire, Marie?

— Vous avez été mal informé alors.

— Je ne m'informe pas, reprit-il avec hauteur, je vois moi-même les faits, et je les juge!... Marie, on a fait de vous une fille aimable, spirituelle; on a orné votre mémoire, on a élevé votre intelligence; mais j'aimerais mieux vous voir ici désormais avec vos parents adoptifs que de vous savoir encore dans cette maison d'éducation où l'on sent d'une lieue l'aristocratie.

— Que reprochez-vous donc au roi, sévère patriote?

— Ce que tous lui reprochent. Le roi refuse à l'assemblée de sanctionner ses décrets; il veut écraser son peuple d'impôts et de chaînes; mais le peuple est grand, le peuple est fort, il se relèvera terrible pour écraser le tyran lui-même.»

Et Julien, emporté par son fanatisme, se mit à discourir avec une passion croissante.

Les vieux Sicard et la mère Robichet écoutaient sans comprendre, ouvrant de grands yeux à tout ce qu'ils entendaient.

« Eh bien! qu'est-ce que tout cela veut dire? s'écria la mère Sicard, grand amateur du calme. Marie a raison, que voulez-vous faire au roi pour qu'il change sa manière de gouverner? vous irez lui donner une leçon peut-être?

— Eh! mon Dieu, oui, mère Sicard, et bientôt, je vous le promets... Tenez, ils ont peur déjà, ils fuient de tous côtés comme des lâches, ils pressentent l'orage. Oh! c'est que la France sera bientôt délivrée! »

Marie se leva tout agitée par une terreur soudaine.

« Délivrée ! de qui ? dit-elle en hésitant.

— Eh ! eh ! ma jolie cousine, délivrée du roi, de la reine et de toute cette maudite noblesse qui les entoure ! »

Marie pâlit à ces mots ; elle pensait à sa bienfaitrice.

Le jeune homme se méprit sur la cause de son émotion.

« Décidément, père Sicard, il faut reprendre Marie, dit-il, on va nous la gâter là-bas.

— Hélas ! je n'y resterai plus longtemps peut-être ! » murmura la jeune fille avec angoisse.

Ce jour-là elle revint triste à la pension, le cœur en proie aux plus sombres pressentiments.

Quelques mois s'écoulèrent, pendant lesquels Marie passait des plus vives angoisses au plus douces espérances. Chaque jour elle comptait sur l'arrivée de sa protectrice ; chaque jour elle espérait, mais vainement. Jamais la comtesse n'avait mis autant d'intervalle entre ses visites.

Un matin cependant, qu'elle était allée voir les vieux portiers, comme elle osait faire part en tremblant de ses craintes à Julien, connu alors pour un des plus fanatiques de cette triste époque, celui-ci répondit froidement :

« Elle est comtesse, dites-vous ? elle se sera sauvée. »

Puis, voyant les yeux de Marie s'emplir de larmes, il reprit doucement :

« Allons, petite cousine, vous la reverrez un jour, pourquoi tant se désoler ? » Tâchez de savoir son nom, et je ferai des démarches pour apprendre ce qu'elle est devenue.

Le cœur de Julien était resté bon.

Dès ce moment, la terreur augmenta chaque jour, et Marie fut bientôt obligée de revenir chez ses parents adoptifs, qui l'entouraient plus que jamais de soins et de tendresse.

III.

Le sang coulait toujours... Déjà la tête de Louis XVI avait roulé sur l'échafaud.

Tout alors priait ou frappait ; il n'y avait plus à Paris que victimes et bourreaux.

Les uns gémissaient en secret ; les autres faisaient retentir les rues ensanglantées de leurs chants féroces. Dieu semblait avoir abandonné la France !

Un triste jour s'était levé encore ; c'était le 16 octobre 1793.

Ce jour-là, la belle et noble reine devait à son tour monter sur l'échafaud.

Déjà la foule compacte encombrait les rues conduisant au lieu du supplice, et de nombreuses rumeurs, s'élevant de toutes parts, annonçaient l'approche de la royale martyre.

La maison de maître Sicard était située dans

une des rues par lesquelles devait passer le cortège ; en entendant cet affreux tumulte, Marie, glacée d'effroi, s'était renfermée dans sa chambre. Agenouillée devant un crucifix, elle priait pour la reine. A ces tristes pensées de deuil et de mort se mêlait aussi le souvenir de sa bienfaitrice. La comtesse avait émigré sans doute ; car Julien avait visité les prisons, et il affirmait qu'elle n'y était pas.

Cette incertitude plongeait le cœur de la jeune fille dans les plus vives anxiétés.

Elle pleurait, offrant sa vie tout entière pour sauver les jours de la noble comtesse, lorsque la rumeur de la foule l'avertit de l'approche du cortège fatal. Elle se releva en tressaillant, et s'éloigna instinctivement de la fenêtre qui s'ouvrait sur la rue ; puis un désir violent, irrésistible, de contempler une fois la malheureuse victime, l'attira vers ce lugubre spectacle ; elle se sentait prête à mourir sous l'émotion douloureuse que lui causerait cette vue, et pourtant il lui fallait cette émotion !

« Madame Vêto, madame Vêto (1) ! » crièrent mille voix au-dessous d'elle ; puis elle entendit le bruit d'une charrette qui roulait lentement sur le pavé.

Marie laissa tomber son regard troublé sur le char funèbre.

Une femme s'y tenait debout, assistée de son confesseur ; elle était sublime de résignation et de courage.

Vêtue d'une longue robe noire, les épaules recouvertes d'une mousseline blanche qui ajoutait à la pâleur de son visage, elle était fière et calme devant cette hideuse multitude qui s'ouvrait devant elle ; son regard ne cherchait que le ciel, son âme n'était déjà plus à la terre.

Marie l'aperçut ainsi ; ses yeux rencontrèrent ceux de la royale martyre ; puis un cri s'échappa de ses lèvres.... un de ces cris arrachés du cœur par le plus mortel désespoir.

« C'était la reine !... » s'écria la jeune fille.

Puis elle tomba sur le parquet.

Ce cri avait retenti jusqu'au cœur de Marie-Antoinette ; elle aussi avait entrevu la blonde tête de cette enfant qu'elle avait appelée sa fille.

Au bruit sourd d'un corps tombant lourdement, la mère Sicard accourut dans la chambre de Marie, les yeux tout rougis encore des larmes que lui avait fait verser le passage de la reine. En apercevant Marie inanimée, elle appela de toutes ses forces. Le portier arriva à son tour, et tous deux en proie aux plus vives angoisses, ils la transportèrent sur un lit.

« Ce n'est qu'un évanouissement, remets-toi,

(1) *Veto*, je défends, était la formule par laquelle le roi déclarait s'opposer à un décret de l'assemblée.

Françoise, disait le pauvre homme; elle l'aura reconnue aussi, elle!

— Oh! s'écria la malheureuse femme après avoir considéré Marie; oh! ma fille! elle est morte!

Hélas! ce n'était que trop vrai!

La pauvre enfant l'avait bien dit, elle ne pouvait survivre à sa bienfaitrice!

« Oh! mon Dieu! disait la malheureuse Françoise au milieu de ses sanglots; mon Dieu! que va devenir Julien quand il saura sa mort? »

Julien ne devait pas l'apprendre! Le lendemain de ce jour funèbre, il montait à son tour, lui le républicain fanatique, il montait sur l'échafaud!

Dans son exaltation, il avait voulu voir mourir la reine, se repaître des souffrances de la victime!

Lorsque le tumulte et les cris avaient annoncé l'arrivée de Marie-Antoinette, il s'était élancé, le cou tendu, l'œil avide, un cruel sourire sur les lèvres. Puis, en l'apercevant, il avait reconnu, lui aussi, la bienfaitrice de Marie, et s'était écrié en étendant le bras comme pour la protéger :

« Elle... la reine! »

C'était une démonstration de pitié, de regret; il en fallait moins dans ce temps-là pour faire tomber une tête.

M^{me} PASCAL DORÉ (ÉLISA THIRIAT).

LA FOLLE DE LA POINTE-A-PITRE.

En juillet 1844, tombait l'anniversaire des seize ans de mademoiselle Blanche de Lastigny, fille unique de M. de Lastigny, qui avait payé le bonheur d'être père de la perte d'une femme adorée.

M. de Lastigny était un des riches propriétaires de la Guadeloupe.

Doux et humain pour ses nègres, rêvant au moyen de les affranchir, et les y préparant, par ce qu'il appelait ses causeries, causeries de la plus haute donnée philosophique mise à la portée des intelligences les plus simples, M. de Lastigny comptait autant d'enfants que d'esclaves; aussi, lorsqu'une occasion survenait de lui témoigner leur amour, par quelque démonstration naïve, joyeuse et bruyante, les noirs ne la laissaient point échapper.

Tel fut l'anniversaire des seize ans de Blanche. Blanche de Lastigny était fraîche et jolie, mais grande et frêle. Sous le prétexte de cette extrême délicatesse, M. de Lastigny, si ferme et si raisonnable dans les questions d'un intérêt général, s'était laissé aller à toutes sortes de gâteries paternelles; et si Blanche n'eût pas en partage l'égoïsme et les insupportables défauts des enfants gâtés, elle le dut à un sens droit, inné, et aux sages avertissements de sa nourrice Lucienne, venue sur la plantation avec son mari en même temps que madame de Lastigny.

En effet, loin que l'égoïsme fût devenu le résultat de l'éducation de Blanche et de toutes les tendresses qui la berçaient, la faculté opposée, une sensibilité excessive, n'avait point tardé à se développer chez la jeune fille, et cette tendance ne fut remarquée qu'alors qu'il aurait été difficile de la modifier.

L'âme de Blanche résonnait douloureusement ou joyeusement aux moindres événements heureux ou tristes qui survenaient autour d'elle : là où une autre aurait souri, elle riait aux éclats; là où une jeune fille aurait été seulement émue d'une douce pitié, elle pleurait à chaudes larmes.

M. de Lastigny sentait bien que de telles dispositions étaient aussi funestes à Blanche que fâcheuses pour ceux avec lesquels elle serait appelée à vivre; il se disait bien qu'aucun mari n'aurait sa sollicitude, et ne se préoccuperait, comme lui, d'épargner des commotions à sa chère Blanche, de lui enlever les cailloux du sentier, les chagrins de la vie; il se représentait bien qu'il lui préparait un avenir malheureux; néanmoins, il ne pouvait prendre sur lui de froisser cette jeune âme dans le but de lui donner de plus fermes ressorts; il aurait craint de la briser, et il se contentait de repousser les nuages qui auraient pu assombrir le ciel de son enfant.

Mais il n'est point de prudence que les événements ne déjouent; du reste, des cœurs plus assurés que celui de Blanche n'auraient peut-être pas résisté à l'épreuve qui lui était réservée.

Dès le matin du jour où commence notre récit, Blanche s'était vue accablée de présents; les nègres avaient rivalisé d'imaginative et d'industrie pour lui offrir de splendides magnolias, des ananas parfumés, d'élégantes corbeilles remplies de frais citrons; de fines nattes aux fantaisies arabesques; des ouistitis gros comme le poing, vifs, malins, grimaciers, drôles à faire mourir de rire; enfin, des oiseaux étincelants de plumage, et, parmi eux, une petite perruche, Esmeralda, la bien nommée.

Esmeralda, apprivoisée, dressée, coquette, caressante, alla s'installer immédiatement sur l'épaule de mademoiselle de Lastigny, se jouant dans sa chevelure, disputant à ses lèvres le fruit savoureux ou le bonbon exquis; gazouillant en sourdine alors que Blanche parlait; et devenue sur-le-champ en si grande faveur, qu'à peine éloignée de la jolie place qu'elle s'était choisie, sa maîtresse l'y rappelait bien vite.

Ce fut avec Esmeralda sur son épaule que Blanche assista aux jeux des nègres; qu'à son tour, elle leur distribua toutes sortes de petits présents utiles:

plus précieux par la grâce qu'elle mettait à les leur offrir que par leur valeur intrinsèque; et, enfin, que le soir venu, elle présida au banquet, servi sur deux grandes tables, à l'une desquelles s'assit M. de Lastigny, tandis que Pierre, le mari de Lucienne, s'asseyait à l'autre.

Du hamac où elle se remettait de ses courses du jour, Blanche souriait à son père, qui, à propos d'Esmeralda, la plaisantait sur la soudaineté de ses affections, lorsque, tout d'un coup, le visage de la jeune fille s'altéra, la parole expira sur ses lèvres; ses grands yeux s'agrandirent encore sous une impression de terreur; de la main droite elle commanda le silence, tandis que, la tête inclinée vers le sol, elle écoutait.

Qu'était-il survenu? que craignait Blanche? on ne savait; néanmoins, tout joyeux cliquetis cessa de se faire entendre; on frémit avec elle, et un vague effroi se peignit sur les fronts, tout à l'heure insouciant et heureux.

M. de Lastigny allait doucement réprimander sa fille de troubler ainsi la joie de chacun, lorsque bientôt on ne comprit que trop le motif de cette émotion extraordinaire.

Un bruit sourd, prolongé, effroyable, se faisait entendre... le tremblement de terre qui allait bouleverser la Pointe-à-Pitre commençait!

Blanche, de constitution particulièrement nerveuse, s'en était aperçue la première.

Bien que de si funestes événements ne soient point très-rare dans les régions tropicales, ils sont toujours accueillis avec les mêmes cris de détresse; et cela se conçoit: l'homme, éperdu, se sent alors écrasé par un fait qu'il n'a pu prévoir, qu'il ne peut comprendre, dont il ne saurait deviner la durée. Cette puissance indomptable qui déchire le sol, qui fait crouler palais et maisons, qui anéantit les animaux et les hommes, il n'a rien à lui opposer; il ne sait où la fuir; là où il court, c'est là qu'elle mugit; là où il avance un pied craintif... un béant abîme s'est ouvert!

« Partons, mon père, quittons l'habitation! » s'écria Blanche, glacée de frayeur; nous ne serons en sûreté qu'à la ville, derrière les grands murs de notre maison. »

Les blancs qui se trouvaient là partageaient l'opinion de mademoiselle de Lastigny, et, M. de Lastigny les ayant laissés libres, pâles, émus, affairés, ils ne songèrent plus qu'à hâter le départ.

Il n'en était point de même des noirs; soit expérience, soit instinct, ils pressentaient que le danger le plus grand devait être entre ces murs, dont la hauteur et la force ne feraient qu'en rendre l'écroulement plus périlleux. Nérine, jeune affranchie, essaya de le faire comprendre à M. de Lastigny; et M. de Lastigny se serait peut-être rendu à ses raisons, mais Blanche n'y voulut point entendre.

« Reste, si telle est ton idée, dit-elle à Nérine; je ne te demande point de me suivre contre ton gré; ici, moi, je meurs de peur. »

Nérine se tut et suivit sa jeune maîtresse à la ville; elle lui devait la liberté et voulait partager son sort.

La ville était en un terrible émoi; on allait et venait dans les rues, on se heurtait, on se chargeait de ce qu'on avait de plus précieux, on tendait vers le ciel des mains suppliantes, on s'embrassait les uns les autres et l'on pleurait. Le ciel avait continué de s'obscurcir; la mer était devenue huileuse, et d'autant plus menaçante, qu'à la surface elle paraissait tranquille; de minces gerbes de feu s'étaient fait jour; déjà quelques arbres avaient été rejetés du sol, et des filets d'eau bouillante jaillissaient, amenant avec eux des cendres et des matières calcinées.

Dès le commencement du jour qui suivit, le sinistre éclata dans toute son horreur; ce ne furent plus seulement des gerbes de feu et des filets d'eau que vomit le sol, ce furent des torrents de flammes. Ici s'engloutissait un temple; là surgissait une montagne; plus loin un ruisseau faisait place à un lac, où se venait mirer cette scène d'horreur; les maisons penchaient comme prises de vertige, puis tombaient, et le bruit de leur chute étouffait les cris des mourants; c'était quelque chose d'indicible; c'étaient les convulsions d'un monde.

Cependant, à la Basse-Terre, petite île séparée de la Guadeloupe par un étroit canal, le sol était en paix; aussi, dès qu'on en fut assuré, l'on s'y porta avec frénésie; les bateaux, allant d'une rive à l'autre, furent envahis, et plus d'un surchargé au delà de toute mesure. On ne regardait que le danger que l'on fuyait, celui que l'on affrontait ne comptait pour rien.

M. de Lastigny, reconnaissant, mais trop tard, la justesse des observations de Nérine, prit sa fille dans ses bras, et, accompagné de Lucienne et de Pierre, suivit la foule et courut au rivage. A peine avait-il déposé Blanche presque évanouie à l'arrière d'un bateau dont il connaissait le patron, que, regardant autour de lui, il tressaillit en n'apercevant point Nérine.

« Lucienne, dit-il tout bas à la nourrice en désignant sa fille, prends-en soin! Vous, mon brave Simon, ajoutez-il en s'adressant au patron, conduisez-les à la Basse-Terre; un autre bateau m'y mènera. Puis se tournant vers Pierre: Nérine est restée là-bas, ajoutez-il rapidement; elle n'y est venue que par dévouement pour ma fille; je dois la sauver.

— Je vous suis, monsieur, » répondit Pierre.

Un élan vigoureux fut donné à la barque, dans laquelle on n'avait laissé monter que le nombre de personnes qu'elle pouvait raisonnablement porter, et quand ils la virent filer vers la

Basse-Terre, ils allèrent affronter de nouveau le péril auquel il leur avait été donné d'échapper.

Pendant le peu de minutes qui s'étaient écoulées depuis qu'ils l'avaient quittée, la maison, avec tout ce qui l'entourait, était devenue méconnaissable; il semblait qu'aucune créature vivante ne pouvait se trouver sous ce monceau de ruines; Pierre le fit observer à M. de Lastigny; M. de Lastigny hésitait; mais une plainte, venue des caves, refoula toute hésitation, et il s'élança du côté d'où était partie la plainte. Pierre allait le suivre, lorsqu'une pluie de cendres le vint frapper violemment au visage; quand il recouvra la vue, toute communication avec ce qui restait de la maison était devenue impossible.

Pierre, hors de lui, tournait tout autour, appelait, se ruait sur des pans de muraille... un silence de mort répondait à ses cris. Si des gens charitables ne l'eussent arraché, il serait resté dans ces sinistres lieux.

Lorsqu'à son tour il toucha le sol de la Basse-Terre, Blanche et Lucienne, qui n'avaient point voulu s'éloigner de la rive, s'élançèrent à sa rencontre. « Seul ! s'écria Blanche.

— Monsieur de Lastigny ? » dit Lucienne.

Immobile et morne, Pierre ne répondit point.

« Mon père ? mon père ? reprit Blanche avec angoisse. »

Même silence.

Le malheureux ne se sentait pas la force de mentir, et la vérité ne pouvait sortir de ses lèvres.

« Mon père est mort ! » dit Blanche avec un grand cri.

Et elle serait tombée lourdement sur la terre, si Lucienne ne l'eût reçue dans ses bras.

« Il est donc vrai ! dit Lucienne avec désespoir, en prodiguant à Blanche des soins de mère.

— Hélas ! murmura Pierre. »

Cependant Blanche, qui avait été transportée à l'abri d'un toit de feuilles, soupira doucement, comme si elle sortait d'un profond sommeil, et rouvrit les yeux.

Lucienne redoutait ce réveil. Pierre pleurait, caché aux yeux de la jeune fille par un arbre.

Mais quelle fut leur stupéfaction lorsque, d'un ton engageant et poli, comme celui d'une maîtresse de maison faisant les honneurs de chez elle, Blanche leur tint les discours les plus étranges ! Elle parlait des modes, des nouvelles littéraires venues de Paris; elle ordonnait d'apporter des sirops glacés et des fruits, puis elle refusait une invitation pour un quadrille, alléguant qu'elle avait déjà trop dansé.

« Blanche ! Blanche ! » lui dit Lucienne éplorée.

Blanche continua sans reconnaître sa nourrice, et la traitait comme une étrangère; puis ses idées prenant subitement un autre cours, elle bondit sur ses pieds, simule l'effroi et fait un ta-

bleau rapide et vrai de tout ce qui l'a frappée dans cette journée terrible. Seulement, pas un mot de son père.

Le calme suivit cette crise, mais la raison ne revint pas.

« C'est trop, c'est trop, mon Dieu ! disait, huit jours après, la pauvre Lucienne, alors que, tout péril ayant cessé, chacun était revenu à l'habitation; le père mort et la fille folle, c'est trop, mon Dieu ! »

En effet, Blanche, prédisposée par son excessive sensibilité, Blanche, frappée dans son affection la plus chère, était sortie folle de son évanouissement, et, depuis lors, n'avait point recouvré sa raison. Lucienne avait appelé à l'habitation tout ce que la Pointe-à-Pitre renfermait de bons médecins; le docteur Jacob, le plus réputé d'entre eux, s'était dévoué à la jeune fille; il ne la quittait point, il épiait ses moindres gestes, il recueillait ses paroles les plus incohérentes, il tâchait de démêler la marche du mal, il essayait de le maîtriser par des moyens psychologiques; il ne gagnait rien.

« Une crise ! il faudrait une crise, disait-il. L'enfant y périrait peut-être, mais elle ne recouvrera la raison que dans une crise. »

Cependant, M. de Lastigny n'était point mort.

Descendu rapidement dans la cave où il lui semblait avoir entendu gémir, il y avait en effet trouvé la pauvre Nérine, mais baignée dans son sang, et paraissant n'avoir plus que peu d'instants à vivre. Elle avait été précipitée dans ce souterrain et n'en devait plus sortir vivante.

Ce que demandait avec instances la jeune négresse, c'était un peu d'eau pour humecter ses lèvres brûlantes. De l'eau, où en prendre ? Enfin, M. de Lastigny, oubliant tout pour ne s'occuper que de la pauvre mourante, étendit les mains, chercha dans ce sépulcre de pierres s'il ne trouverait point quelques flacons, quelques conserves; et, après une heure de recherches infructueuses, une heure, pendant laquelle les issues se muraient autour de lui, il découvrit des gelées de fruits. Alors, assis par terre auprès de la jeune négresse, ayant doucement soulevé sa tête, il lui passait les fruits sur les lèvres.

C'était un spectacle touchant que celui de cet homme enterré vif, ignorant s'il sortirait jamais de ce tombeau, et néanmoins trouvant des paroles de paix et de consolation pour adoucir l'agonie de cette enfant.

Mais lorsque Nérine, qui avait demandé à baiser cette main amie, eut dans ce baiser exhalé son dernier soupir, lorsque M. de Lastigny l'eut couchée dans un coin du caveau et couverte de ses vêtements, ainsi que les mères arrangent leurs petits enfants dans leur lit, lorsqu'il eut prié pour elle... il se leva résolument et se mit à palper les murs.

Sa situation s'offrait à lui dans toute son horreur; il se convainquit que le chemin par lequel il était venu était fermé, et mit en œuvre toutes les ressources de son esprit et toute la force de son corps afin d'en sortir.

Pendant les premières heures, pendant les deux ou trois premiers jours même, sa persévérance ne se rebuta pas; sans autre outil qu'un couteau, sans autre ressource que les conserves de Lucienne pour ne point sentir ses forces diminuer plus que son courage, il travaillait avec la ténacité de l'espérance suprême. Mais lorsque après tant d'efforts il s'aperçut qu'il s'était vainement heurté à d'inextricables difficultés et qu'il avait à peine avancé d'un pas, il se sentit défaillir, murmura le nom de Blanche, et pleura.

Alors qu'assis par terre dans un angle, il restait plongé dans son accablement, la tête courbée et les mains pendantes, il sent tout à coup sous ses mains quelque chose de plus froid que le sol. Aussitôt il s'agenouille, écoute, cherche, et trouve qu'un filet d'eau s'est fait jour. Il ne sait pas au juste ce qu'il en doit concevoir de crainte ou d'espérance; cependant son ardeur renaît, il se remet à l'œuvre; avec son couteau et ses ongles il fouille et creuse ainsi qu'il avait fait déjà, mais en suivant la direction du bruit de l'eau, laquelle lui semble monter doucement.

C'était, en effet, un de ces ruisseaux disparus qui, après une course souterraine, retournait au soleil.

Le terrain devenait moins pierreux, plus facile; la voie s'élargissait, M. de Lastigny redoublait d'énergie, et bientôt il aperçoit le jour! c'était un rayon d'une ténuité sans égale, mais c'était un rayon, c'est-à-dire une preuve que ses angoisses touchaient sans doute à leur terme. Il fit de prodigieux efforts; avec quelle vigueur il déplaçait d'énormes pierres! quel travail de géant il accomplissait! mais aussi de quelle ivresse il sentit son âme inondée lorsque enfin il s'arracha du gouffre où il avait cru mourir!

Ce jour-là même, Blanche avait eu la fantaisie de se parer de fleurs; elle se souriait dans les glaces d'un petit salon, lorsque, n'en pouvant croire ses yeux, Pierre, flottant entre le bonheur et le doute, découvrit M. de Lastigny qui hâtait le pas vers sa chère maison.

Pierre et Lucienne volèrent à sa rencontre, arrosèrent ses pauvres mains de leurs larmes, le pressèrent dans leurs bras. Mais au nom de Blanche, l'allégresse qui brillait dans leurs yeux fit place à la douleur. « Elle vit! elle vit! » s'écria Lucienne, qui vit M. de Lastigny pâlir.

Puis, comme rien ne pouvait plus retenir le père, et que, d'autre part, elle craignait l'effet de ce retour inespéré, Lucienne dut tout dire à M. de Lastigny, qui l'écouta avec une expression déchirante.

Avoir tant souffert, s'être en quelque sorte arraché au tombeau, et retrouver son enfant folle! « Que ne m'a-t-elle aimé moins! » disait le pauvre père déplorant ce qui jusqu'alors avait fait son bonheur.

Cependant le docteur Jacob est appelée; il pèse les chances heureuses ou funestes que la vue de M. de Lastigny peut amener pour Blanche; il ne cache pas que si sa raison en peut renaître, il est possible aussi que la jeune fille succombe dans la crise.

Alors le père hésite; l'aspect de sa fille folle à jamais sera pour lui un supplice de toutes les heures. Mais elle ne souffre point, mais elle n'en a pas moins ses bonheurs... elle vit enfin!... Cependant, ne plus jamais rencontrer dans ses yeux un regard d'intelligence, ne pouvoir plus épancher son cœur dans le sien!... Le malheureux père ne savait que résoudre, lorsqu'un grand cri les fit tressaillir tous. Blanche venait de quitter le salon et les avait surpris.

Droite et pâle, d'une main elle désignait son père; de l'autre elle se pressait le front comme y ressentant une inexprimable douleur. « Dieu nous aidera! » murmura le docteur Jacob. Et prenant la main de M. de Lastigny, qui se soutenait à peine, tremblant lui-même à l'idée de ce qui pouvait survenir, il marcha lentement vers Blanche, qui restait immobile.

Le cœur de M. de Lastigny se brisait. N'y pouvant plus tenir, il ouvre les bras. « Blanche! s'écria-t-il.

— Ah! dit la jeune fille d'une voix éclatante; mon père! »

Et elle tomba évanouie dans les bras de M. de Lastigny.

« Retirez-vous tous, dit le docteur avec autorité en couchant à demi la malade; que M. de Lastigny répare le désordre de sa toilette, afin de se donner son aspect habituel; que chacun de vous reprenne un air calme. Il est possible qu'en revenant à la raison, si Dieu nous fait cette grâce, la malade n'ait d'abord aucun souvenir de ce qui s'est passé, et dans ce cas il sera bon de la maintenir en cet état ainsi pendant quelques jours en l'entourant de ce qu'elle a coutume de voir, en la reportant à son dernier souvenir heureux! »

Une idée frappa Lucienne; elle courut chercher Esmeralda, dont les négresses avaient pris soin, et à laquelle, depuis son retour à l'habitation, Blanche n'avait plus semblé prendre garde; puis elle la posa, doucement, sur l'épaule de la jeune fille. Ensuite, l'anxiété au cœur, mais l'air paisible et souriant, comme l'avait ordonné le docteur, tous se groupèrent autour de la malade, laquelle sortit de ce nouvel évanouissement comme d'un profond sommeil.

La jolie petite perruche cherchait un bonbon sur les lèvres de sa maîtresse.

« Friande ! » lui dit Blanche en la menaçant du doigt.

Le cœur du père bondit de joie et d'espérance.

Tous les serviteurs de l'habitation, témoins de cette crise, la suivaient avec anxiété. Le docteur Jacob, lui-même, avait perdu son impassibilité ordinaire, et partageait toutes les angoisses de M. de Lastigny.

Blanche promena autour d'elle un regard plein de douceur : puis tendant la main au docteur :

« Vous ici ! dit-elle ; ce n'est pas pour moi que vous venez, n'est-ce pas ? car je me sens guérie.

J'ai été bien malade, ajouta-t-elle en passant la main sur son front. »

Le visage du docteur devint radieux ; il échangea avec M. de Lastigny un coup d'œil, qui, tout rapide qu'il fût, lui laissa comprendre que sa fille était sauvée.

Blanche, après ce moment de silence, appuyant sa jolie tête sur l'épaule de son père, répéta : « Oui, j'ai été bien malade, et j'ai dû te causer bien du chagrin... Pardon, bon père, embrasse-moi. Et vous, docteur, dit-elle en lui tendant la main, merci !... Nourrice, ajouta-t-elle, nos bons serviteurs sont venus saluer ma convalescence... je te les recommande... »

Quand l'absence supposée de Nérine ne put être expliquée que par sa mort, Blanche ordonna un service pour l'âme de la pauvre négresse.

ADAM BOISCONTIER.

EXPLICATION DE L'ENIGME HISTORIQUE.

Qui ne connaît les sottes et célèbres chansons de *Monsieur de la Palisse* et de *Monsieur Malbrouk* ? Le premier de ces noms ne rappelle cependant aux Français que des souvenirs vénérables et glorieux. Jacques de Chabannes, seigneur de la Palisse, maréchal de France, gouverneur du Bourbonnais, de l'Auvergne, etc., suivit Charles VIII à la conquête de Naples, et Louis XII au recouvrement du duché de Milan ; il contribua beaucoup au gain de la bataille de Ravenna, en 1512. Il se trouva à la prise de Villefranche, à la bataille de Marignan, au combat de la Bicoque. De l'Italie il passa en Espagne, secourut Fontarabie, revint en France, fit lever à Charles-Quint le siège de Marseille, et s'en alla mourir les armes à la main à Pavie, laissant la mémoire d'un héros et d'un homme de bien. Voilà pour monsieur de la Palisse.

Monsieur Malbrouk et sa complainte retracent le nom, peu risible, d'un des plus redoutables ennemis de la France. John Churchill, duc de Malborough, tout-puissant en Angleterre par le crédit de sa femme sur l'esprit de la reine Anne et par ses propres talents, guerrier infatigable, négociateur habile, porta dans la guerre contre la maison de Bourbon toute la fureur d'un ennemi personnel. Ses talents militaires éclatèrent surtout dans la guerre de la succession d'Espagne. La victoire d'Hochstett (1704) coûta à la France cent lieues de pays et une armée entière vaincue et détruite. Les succès de Malborough et du prince Eugène assombrèrent les dernières années de Louis XIV, et firent éprouver à la nation des pertes financières dont la révolution de 1789 a été une des suites. On peut donc s'étonner que John Churchill ait laissé en France des souvenirs aussi plaisants.

Nos ancêtres chantaient un troisième homme de guerre dont le nom faisait peur aux petits enfants :

Petits enfants, qui bougera ?

Jean de Wurty vient pour le prendre !

Petits enfants, qui pleurera ?

Jean de Wurty le mangera !

Jean de Wurty servit l'Autriche dans la guerre de Trente ans, que cette puissance soutint contre la Suède, la France et les États protestants d'Allemagne. Il obtint de grands succès ; il allait pénétrer en France, où ses victoires sur Gassion et sur Rantzau l'avaient rendu célèbre, lorsqu'il fut fait prisonnier en 1638. La nullité où le réduisit sa prison causa sa mort. Lorsqu'on dit à Ambroise Spinola que Jean de Wurty était mort de n'avoir rien à faire : *Il y a bien assez, répondit ce grand capitaine, pour tuer un général.*

Longtemps avant la révolution française, les soldats chantaient dans les camps une vieille chanson dont le refrain était :

Dansons la carmagnole !

Vive le son du canon !

L'origine de cette chanson, depuis si tristement célèbre, remonte à François Carmagnole, général des armées de Philippe Visconti, duc de Milan. D'abord soldat obscur, puis chef courageux et célèbre, il reconquit, pour son maître, le duché de Milanais ; mais devenu suspect au duc, il dut se retirer à temps. Il commanda les troupes de la république ; mais là encore il se vit accusé de trop de bienveillance pour les ennemis de sa nouvelle patrie, et il périt sur l'échafaud en 1432.

Ses soldats avaient fait sur lui une chanson où revenaient ces mots : *Dansons la carmagnole !* Le refrain passa les monts, il se popularisa parmi nous, tout en laissant dans l'oubli le général que ce chant célébrait autrefois, et dont on a tant de fois répété le nom, sans savoir même que c'était là un nom propre qui avait sa place dans l'histoire.

LE PROGRÈS MUSICAL

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 3.

Dans ce troisième catalogue, que nous avons placé progressivement comme les premiers, nous signalerons particulièrement à nos abonnées une étude de Kessler, un magnifique *septuor de Beethoven*, arrangé par Litz, et différents morceaux de première force qu'il serait trop long d'énumérer ici. Dans la seconde classification, nous remarquerons de brillantes *fantaisies* de Prudent, de Brissot, de Léopold de Meyer, de Delieux; des caprices et des nocturnes élégants de Fumagalli, de Félicien David, de Kruger, etc. — Nous recommanderons surtout les *Improvisations Musicales* de Juliette Dillon, œuvre complète, tenant le milieu entre l'étude classique et le morceau de salon. Cet ouvrage, apprécié et jugé par les maîtres de l'art, n'a pas à recevoir de nous de meilleur éloge que celui de dire le nom de la savante et courageuse musicienne que nous avons eu la douleur de nous voir enlever si rapidement. Enfin, dans la troisième catégorie, nous trouverons une grande variété de charmantes et mignonnes *fantaisies*, toutes composées et doigtées expressément pour les petites mains de nos jeunes abonnées. Une collection complète (qui va paraître) d'Alph. Leduc, intitulée : *le Florian des jeunes pianistes*, six fabliaux ravissants, et qui sont appelés à figurer dans toutes les bibliothèques musicales des pianistes de bon goût. Cet ouvrage sera richement édité, et chaque morceau sera orné d'une feuille contenant le texte de la fable. Nous

pensons que l'auteur, M. Alph. Leduc, a eu la louable intention de vouloir occuper la pensée en même temps que les doigts de ses gracieuses petites lectrices, et nous l'en remercions en le félicitant, car avec ce moyen le travail mécanique du piano perdra de son aridité, et se présentera sous une forme plus agréable aux jeunes élèves. Nous donnons aussi de M. Alph. Leduc une nouvelle publication : six petites *fantaisies*, les *Talismans*, toutes composées sur des motifs des meilleurs auteurs, tels que Weber, Bellini, Flottow, etc.; puis une ravissante mélodie, *Rêve du cœur*, sur un motif de Cramer. L'espace qui nous est assigné ne nous permet pas de nous étendre davantage sur les richesses de notre catalogue : nous terminerons donc en faisant remarquer un grand choix de musique de danse des meilleurs compositeurs, des morceaux de musique italienne, de la musique pour piano et violon, des mélodies françaises, toutes composées pour les jeunes personnes, les *Scènes de la vie de pension*, de Juliette Dillon, morceaux à plusieurs voix, destinés aux maisons d'éducation, et un assortiment de musique religieuse du compositeur Bonoldi. Nous pensons que ce troisième catalogue du *Progrès Musical* satisfera complètement les abonnées du *Journal des Demoiselles*.

Dans le prochain numéro, nous publierons le quatrième de nos *Catalogues généraux*.

ÉDUCATION MUSICALE.

Je ne puis résister, mesdemoiselles, au plaisir de vous raconter en longs détails le récit que vient de me faire un voyageur *débarqué* d'avant-hier à Paris. — Il est question, dans ce bienheureux récit, de solfège, d'éducation musicale, de chœur chanté à quatre parties : jugez si j'ai garde de manquer l'occasion !

Il faut vous dire d'abord que mon voyageur, qui est un professeur distingué, arrive du fond du département de l'Hérault. Il vient de visiter la vieille cité languedocienne, la ville à l'antique aqueduc romain, Montpellier, ou *Mons Puellarum*, comme se nommait, au moyen âge, la colline sur laquelle est situé le chef-lieu en question. Vous comprenez que j'ajoute ce dernier paragraphe pour me donner un air tout à fait *savantissime*.

Or, vous savez qu'à Montpellier s'est enfermée une musicienne éminente, mademoiselle Hélène Robert-Mazel. Vous la connaissez, n'est-ce pas ? Vous l'avez rencontrée autrefois, je crois, dans les salons où sa place était marquée au premier rang parmi les artistes les plus renommés. Eh

bien ! oui, mademoiselle Hélène Mazel a fui Paris, comme M..., comme tant d'autres... Pourquoi ?

Quant à présent, revenons bien vite à mademoiselle Robert-Mazel, cette mélancolique muse, cette douce et austère musicienne. Renfermée dans sa solitude de Montpellier, et vouée comme toujours au culte de l'art, qu'eut-elle l'idée de faire ? Enseigner les petits enfants.

Le progrès ne vient que par les générations qui nous suivent, quand elles sont bien et dûment et convenablement instruites. Comment fallait-il enseigner la musique ? Pour une artiste de la valeur de mademoiselle Mazel, pour un professeur d'origine allemande, la réponse n'était pas douteuse. On ne pouvait enseigner la musique qu'en faisant solfier les commençants. Mademoiselle Hélène Mazel se mit à l'œuvre, et cette plume qui avait écrit tant d'œuvres d'imagination, eut la patience de tracer, leçon par leçon, un *Guide musical* pour les petits enfants. — Mais, comme après les leçons doivent venir les récréations, l'artiste dévouée écrivit un amour de recueil, intitulé *Concerts d'enfants*, dont vous avez peut-

être lu le compte rendu quelque part. Ces *Concerts d'enfants* sont à deux parties, et il paraît que les élèves des cours de mademoiselle Robert-Mazel les chantent ou les disent sans y changer un *iota*. Mais en voici bien d'une autre, et c'est ce que je voulais vous raconter, lequel récit, comme je vous l'ai dit plus haut, m'a été fait par ce voyageur tout récemment *débarqué*. Non contente de faire chanter des chœurs à deux parties, ce qui est déjà bien joli pour des écolières ou écoliers de *cinq à neuf* ou *dix ans*, voilà que le *professeur*, — comme c'est incommode, ces mots sans féminin ! on ne peut pourtant pas dire la *professeuse* ! — voilà, dis-je, que mademoiselle Mazel, à bout de ressources et ayant épuisé jusqu'à la fin ses *Concerts*, imagina de composer des chœurs à QUATRE PARTIES, à peu près dans la limite de la *voix parlée* des enfants. A quatre parties, je vous prie de faire attention à cela ! Et ne sachant pas ce qu'il devait le plus admirer, le professeur ou les élèves, mon voyageur émerveillé m'a raconté, sans pouvoir tarir sur le sujet, comme quoi tous ces enfants chantent ces chœurs avec une juste admiration, avec une mesure parfaite ; toutes ces petites mains alignées et marquant le temps, comme les soldats font l'exercice, toutes ces mines charmantes, tous ces yeux vifs fixés sur le visage de l'éminente musicienne, tout cela formait un coup d'œil ravissant que d'ici je me dépeins si bien, et qui réjouit tant mon cœur de *solfégiste* acharnée !

Jugez donc comme tous ces enfants, familiarisés avec les chœurs à quatre parties, vont devenir *musiciens*, comme leur oreille va être exercée et difficile, comme les signes de la musique et la mesure, et les accidents et le reste, leur seront familiers !

Qu'après une pareille préface d'éducation musicale on mette ces enfants devant un clavier, les élèves, n'ayant plus que le *mécanisme seul* à apprendre, vaincront bien vite les premières difficultés.

Sans nul doute, les exercices des cinq doigts et les études de mécanisme sont utiles et d'une sérieuse importance, après ce premier travail de l'intelligence ; mais alors faut-il les *bien* travailler et non pas les exécuter négligemment, comme on accomplit une corvée, comme on supporte un ennui. Les exercices des cinq doigts veulent être faits *lentement* et ÉGALEMENT. Quel professeur n'a dit cette banale vérité ?

Je ne saurais trop insister sur la nécessité de l'égalité des doigts ; la plus modeste gamme, le plus simple arpège deviennent brillants si chaque note est attaquée avec le même degré de sonorité. Quelle chose indigeste et insupportable que ces fouillis de notes, — véritable chaos qui n'est qu'un bruit et non un rythme, monotone assemblage de sons informes, — que certains exécutants infligent comme un supplice d'une nouvelle sorte à des oreilles délicates et exercées ! Vous vous souvenez de la *vogue* incroyable qu'obtint le bel arrangement de Thalberg sur les motifs les plus saillants de *Moïse*. On jouait ce morceau en tout lieu, on le mettait à *toute sauce*. Comme mécanisme, c'est une des plus difficiles œuvres de la musique actuelle de piano ; comme sentiment et comme goût, ce n'est qu'avec réserve qu'il faut toucher à ces nobles et majestueuses mélodies de Rossini. Eh bien ! sans peur et sans reproche, des écolières de tout degré voulaient entreprendre cette colossale *fantaisie*. Pauvres petits doigts frêles, mains mignonnes, gentils visages tout effarés, chères petites musiciennes, pourquoi tenter ces tours d'acrobaties ? Gardez donc pour vous la mélodie. Allez, vous avez la plus belle part ! Voulez-vous venir jouer dans les salons le rôle de *virtuoses* ? Croyez-moi, le rôle n'est pas à votre avantage. Je vous conseille bien plutôt de faire tous vos efforts pour devenir *musiciennes*. Au lieu d'un triomphe stérile, obtenu devant des jaloux ou des indifférents, vous aurez une jouissance intellectuelle toujours renaissante et toujours vive ; au lieu d'un échafaudage de talent superficiel, palais de carton doré que la première occasion fait disparaître, vous aurez une bonne et belle maison en pierres, où vous trouverez de quoi charmer vos loisirs.

Voilà un robuste alinéa ! il est vraiment temps que je le cesse. On n'est pas professeur à ce point-là.

Dans le prochain article, mesdemoiselles, nous vous parlerons encore de la nécessité d'être *avant tout* bonnes lectrices. Mais nous joindrons à ces conseils, dictés par le désir de vous être utile et agréable, quelques détails et quelques réflexions sur certains faits musicaux, accomplis au commencement de notre siècle.

JULIETTE DILLON.

REVUE MUSICALE.

Il faut, me dit-on, *il faut* absolument une chronique musicale pour le Journal, donc mettons-nous à l'œuvre. Mais que puis-je vous dire de nouveau, mesdemoiselles, en fait de musique ? Il me semble que c'est un rêve pour moi ; parler musique par le temps qui court ?... qui donc m'écouterait ?

La presse n'est occupée que de politique, et malgré soi on se laisse entraîner par elle, on oublie les beaux-arts, amis de la paix. L'annonce même de la réouverture du Théâtre-Italien pour le 1^{er} octobre, époque si chère aux dilettanti, n'a plus provoqué à Paris son enthousiasme ordinaire. Le dilettantisme est-il donc mort aussi ?

En vérité, ma tâche est ingrate : le soleil a soulevé la poussière du mac-adam, les salles de concert sont abandonnées pour la campagne, la musique est presque renvoyée à l'hiver, c'est le contraire des hirondelles.

Les grandes fêtes de l'Eglise reviendront souvent alors, l'orgue puissant et harmonieux nous appellera de nouveau dans les temples sacrés, alors la tâche deviendra facile.

Je puis cependant vous faire part, mesdemoiselles, d'un phénomène musical qui vous paraîtra quelque peu étrange.

Le Cirque de l'Impératrice vient de nous faire entendre un des plus hauts talents qui se soient produits depuis longtemps.

M. Price (prononcez Prays) ne suit pas les voies ordinaires, il ne se contente pas de l'estrade habituelle il lui faut des régions plus élevées. Aussi, il prend tout bonnement la première échelle du premier maçon venu (et il n'en manque pas dans les rues de Paris), il place cette échelle sur une surface plane et unie, puis s'élance légèrement au sommet; aussitôt, sans le moindre magnétisme, mais par la force seule de l'équilibre, il imprime un mouvement de polka à ce cheval d'un genre nouveau, et prenant un violon, il se pose en véritable artiste devant un public émerveillé, et sans éprouver la moindre hésitation, il exécute le *Carnaval de Venise* de Paganini!

Je ne prétends pas dire que Paganini soit surpassé par la qualité de sons ou par la hardiesse du coup d'archet, mais il l'est à coup sûr par la hardiesse de l'artiste qui, perché sur son estrade mouvante, ne nous fait grâce ni d'un *tremolo*, ni d'un accord.

Il ne faut pas désespérer, après de pareils tours de force, de voir un jour un virtuose, plus hardi encore, nous donner un concert à cheval sur le trapèze d'un ballon, et nous engageons M. Sax à inventer un nouveau *Sax-je ne sais quoi*, dont le son pourra nous être transmis de la hauteur des nuages; une fois l'instrument trouvé, l'artiste ne se fera pas attendre.

On dit, remarquez bien que je n'avance pas en avoir été témoin, *on dit* que la bonne musique, pour le moment, est à Boulogne, la garde impériale est seule chargée de l'exécuter.

Du reste, le mois prochain nous aurons à vous parler de nos impressions musicales pendant un rapide voyage que nous allons entreprendre. Nous vous dirons, mesdemoiselles, quels concerts, quelles symphonies, quelles harmonieuses notes nous aurons recueillies au milieu des poétiques montagnes des Ardennes! Nous vous dirons surtout si au fond de ces forêts ombreuses, dans ces villages isolés, au milieu des solitudes de cette belle et riche nature, si là aussi *il y a des pianos!*

CAMILLE DUBREUIL.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Crème renversée. — Battez six œufs frais, blanc et jaune, comme une omelette; ayez une écuelle évasée par le haut et de grande à contenir juste votre crème; mettez dans une petite casserole un bon quart de livre de sucre et une cuillerée d'eau, faites-le cuire au caramel; lorsqu'il est de belle couleur, ajoutez-y une cuillerée d'eau pour le rendre coulant; passez votre écuelle à l'eau bouillante, afin de la chauffer, versez le caramel dedans, tournez-la lestement dans tous les sens, pour qu'elle en soit entièrement garnie; faites bouillir une chopine de lait, ajoutez-y un bâton de vanille fendu en deux avec un quart et demi de sucre; lorsque le lait bout, servez-vous-en pour délayer les œufs; versez ce mélange dans l'écuelle, faites bouillir une demi heure au bain-marie (que l'eau bouille à gros bouillons). Retirez la casserole, laissez refroidir la crème dans l'eau; lorsqu'elle est bien froide, posez sur l'écuelle le plat que vous devez servir, retournez-la lentement sans briser la crème, qui doit conserver sa forme; vous pouvez verser dessus une crème simple à la fleur d'oranger ou au citron.

Confitures de poires tombées. — Ramasser, en automne, les poires de quelque espèce qu'elles soient, que le vent aura fait tomber de l'arbre; pelez-les, coupez-les en quatre, ôtez-en le cœur et les pepins, pesez-les, mettez une demi-livre de sucre par livre de fruit; cassez le sucre par petits morceaux, mettez le fruit et le sucre dans une bassine avec un peu d'eau, laissez cuire à très-petit feu pendant deux heures; ajoutez jus et

zeste de citron; mettez en pots; c'est une bonne confiture et très-peu coûteuse.

Remède contre la piqure des abeilles. — Prenez des baies de chèvrefeuille (*micera caprifolium*), exprimez-en le jus, et humectez-en l'endroit où l'abeille a piqué. La douleur cessera aussitôt, et s'il y a tuméfaction, celle-ci disparaîtra en peu de temps.

Il suffirait de planter des chèvrefeuilles dans le voisinage des ruches et dans les lieux où l'on est piqué par ces insectes.

Compotes de poires crues. — Prenez, je suppose, dix poires de bon chrétien, qu'elles soient bien mûres, pelez-les, coupez-les en tranches très-minces, dressez-les par couches dans un compotier, et à chaque couche saupoudrez du sucre râpé et un peu de canelle aussi râpée; arrosez le tout avec un demi-verre d'eau-de-vie, ou mieux avec un demi-verre de parties égales de rhum et d'eau-de-vie.

Marmelade de poires de Rousselet. — Achetez 3 kilogrammes de poires de Rousselet, 2 kilogrammes de sucre.

Pelez les poires, coupez-les par quartiers, ôtez-en la queue, les pepins et les parties pierreuses, jetez ces quartiers au fur et à mesure dans un peu d'eau fraîche, puis mettez-les sur le feu; quand ils sont bien mous, vous les versez sur un tamis placé sur une terrine, et vous les écrasez avec un pilon, ou avec l'extérieur d'une cuiller à potage.

Pendant que le jus des poires passe au travers

du tamis, vous faites cuire votre sucre, et quand il est au *petit cassé*, vous y jetez le jus des poires et laissez le tout cuire ensemble, en remuant toujours jusqu'à ce que la marmelade ait acquis une consistance suffisante, alors vous remplissez vos pots.

Pour rendre cette marmelade plus délicate,

vous pourriez, selon votre goût, y ajouter une gousse de vanille au moment où vous réunissez le jus des poires et le sucre, ou bien le jus de deux citrons et le zeste coupé en petits filets longs d'un centimètre, et larges de deux millimètres.

CORRESPONDANCE.

— Bonjour, Jeanne.

— Quel miracle, Florence, de te voir sitôt?

— Ah! je te dérange; tu comptais encore discourir tout à ton aise, puis m'appeler quand tu ne me saurais plus que dire, puis te plaindre si je n'arrivais pas au moment voulu.

— Nenni, ma chère, je comptais t'attendre bien patiemment sans ouvrir la bouche, car la causerie nous est interdite aujourd'hui, et si tu pensais venir pénétrer à ma place, te voilà bien attrapée.

— Quoi! il nous est défendu de parler!

— Oui, ma chère, défendu, absolument défendu.

— Et qui est-ce qui conspire ainsi contre notre liberté et veut nous enlever le droit de la parole?

— C'est le censeur du journal, qui trouve que nous devons donner à nos abonnées l'exemple de la sobriété dans les paroles.

— Pour le coup, voilà un *censeur* digne de rivaliser avec Caton, ce Caton, t'en souviens-tu, qui voulait enlever aux femmes romaines le droit de se parer?... Heureusement que le nouveau Caton n'aura pas plus de succès que son devancier.

— Oui, à en juger par toi.

— Et par bien d'autres... En tous lieux, en tous pays les femmes se ressemblent à cet endroit. Mon grand-père raconte assez plaisamment que dans sa jeunesse on parlait beaucoup d'une femme sans langue qui trouvait encore moyen de discourir, et qu'à ce propos lui ou un de ses amis fit les vers suivants :

Qu'une femme sans langue ait, dit-on, babillé,

La chose ne m'étonne guère ;

Mais qu'elle ait eu sa langue et qu'elle ait pu se taire,

J'en serais, pour ma part, émerveillé.

— Fi! Florence! je ne comprends pas que tu te rappelles une pareille méchanceté, et encore moins que tu me la répètes!

— Mais, ma chère, si j'en accepte l'honneur, c'est à condition d'en avoir le profit.

— Eh bien, si tu veux à toute force parler, parlons au moins de notre planche.

N° 1, Col de moyenne grandeur, dessin nouveau.

— Comment brode-t-on ce dessin nouveau, Jeanne?

— Je ferai le semé et le cordonnet au plumetis, les pois pleins, excepté ceux qui joignent les deux feuilles du semé, que je remplacerai par un œillet; je ferai les feuilles du médaillon et les étoiles au point de plume, ainsi que les roses, qui seraient encore très-jolies au point d'arme.

— Tu oublies l'entourage des médaillons et du col.

— Celui du col se fait au feston point de rose; quant

à celui des médaillons, je le ferai au point de plume, en ayant soin de laisser les intervalles indiqués.

2, Manchette mousquetaire.

— Vas-tu répéter mot pour mot l'intéressante explication que tu viens de faire?

— Et comment la monteras-tu, moqueuse?

— Mais comme celles que je porte aujourd'hui: je ferai une manche à bouillon, j'y coudrai un petit poignet brisé, sur lequel je poserai ma manchette, qui doit rester plate sur le bras. Il faut avoir soin de ne pas faire la manche bouillon trop large. Ces manchettes se ferment avec des boutons doublés de fantaisie.

3, Bouquet de pensées que l'on peut broder soit au plumetis, soit au passé, pour une pelote, un sachet, un écran, pour le milieu d'une taie d'oreiller d'enfant.

— Voilà une idée! heureusement que ce ne sont pas des roses où le pauvre *Bébé* se déchirerait la figure aux épines.

— Tu mérites, Florence, que je ne te dise pas ce que j'ai fait, moi, de ce bouquet de pensées.

— Quelque chose de plus touchant encore sans doute.

— Ne plaisante pas, mais arme-toi de patience pour écouter. J'avais des cheveux de ma pauvre sœur, auxquels je tenais beaucoup, et que par conséquent je n'osais confier à personne. J'ai voulu donc en faire moi-même un petit tableau. Voici comment je m'y suis prise: j'ai acheté une feuille d'ivoire très-mince, de forme ovale; sur cet ivoire j'ai dessiné mon bouquet avec du papier bleu (on pourrait le faire au crayon). Puis avec de la gomme bien pure et assez épaisse, j'ai collé les cheveux que j'avais d'abord coupés suivant la longueur de la tige de la fleur ou de la feuille à laquelle je voulais les adapter. On ne prend que deux ou trois cheveux à la fois. Mon ouvrage terminé, j'y ai fait mettre un cadre d'ébène.

4, Semé au plumetis pour faire les bouillons dont je t'ai parlé le mois dernier.

— A la bonne heure, Jeanne, ce travail-là serait bien plus de mon goût, le dessin en est fort joli; quant à la mousseline, je trouve qu'il vaut mieux placer les rayures en travers qu'en long.

— On peut aussi, Florence, les placer en biais, et se servir des entre-deux de la planche de ce mois et des mois précédents.

5, A. J., plumetis.

6, F. L. enlacées, plumetis simple ou feston.

7, Couronne de fantaisie, plumetis qui peut se mélanger de feston.

8, Entre-deux pour bouillons; feston et plumetis.

9, Entre-deux; point de plume et plumetis.

— Quant à moi, je ne ferai au plumetis que les tiges et tout le reste au point de plume.

10, *F. C.* enlacées; plumetis simple ou feston.

11, *Gasparine*; au point de rose.

12, Dessin au plumetis pour boutonnière de chemise d'homme ou de guimpe.

13, *L. F.*, plumetis simple ou feston.

14, Bas de jupon. Broderie anglaise et feston point de rose.

— J'aime beaucoup ce bas de jupon, parce qu'il fera plus d'effet que bien d'autres qui sont plus longs à broder.

15, *A. F.*, enlacées, plumetis ou feston.

Ici finit la petite édition.

16, *J. B.*, enlacées, plumetis ou feston.

17, Petite garniture. Broderie anglaise, roues et festons.

18, *Marie*, plumetis et point sablé.

19, Bas de jupe, broderie anglaise. Les étoiles doivent se faire au plumetis.

20, *Col Félicitine*.

— Je parie que ce nom vient de ce que beaucoup de jeunes filles se *félicitent* de trouver des cols de cette forme charmante sur les rayons les plus élevés des armoires de leurs mères. Quant à moi, j'en possède plusieurs qui nous ont servi à jouer des charades... comme je vais maintenant les respecter!

Les étoiles de ce col se brodent au feston point de rose ou au plumetis, le reste au feston ordinaire.

— As-tu, Jeanne, des manches assorties?

— Non, on peut porter également des manches bouillons, pagodes, bretonnes, duchesses.

21, *Blanche*, plumetis.

22, Dessin galon et soutache pour costume d'enfant, ornement de robe ou de talma.

23, Garniture, style guipure. Charmant dessin qui peut servir pour camisole ou bas de pantalon. Le milieu des médaillons et les étoiles se font au plumetis. Dans le milieu de l'étoile est un œillet au plumetis. La guipure doit se border par un feston ou un cordonnet.

24, Couronne de baron. La ligne double d'en haut marque deux cordonnets; la ligne double d'en bas doit se faire au plumetis mat, les pois pleins.

25, *Ernestine*; plumetis. Maintenant, Florence, retournons la planche.

26, 27, 28, 29, 30, Pièces d'une casaque *Marie Stuart*. Veux-tu voir l'effet de cette casaque? regarde notre gravure de modes.

— Je vois qu'elle ressemble beaucoup à un corsage de robe à longues basques.

— Oui, mais on tient ces casaques un peu plus larges que les corsages. Elles se font maintenant en taffetas, et plus tard elles se feront probablement en velours; elles sont généralement noires ou pareilles à la robe. Comme ornement je conseillerais un grand effilé à tête à jours placé pour plus de soutien sur un volant de taffetas. Audessus de l'effilé, je mettrais un ou deux rangs de petites ruches d'étoffe déchiquetée ou de ruban étroit.

— Moi, qui aime la simplicité, Jeanne, je supprimerais l'effilé, et je mettrais sur mon volant de taffetas, que je ferais plus ample, quelques rangs d'effilé plumes, ou mieux encore de franges Tom-Pouce. A la tête de la garniture, je mettrais un ornement semblable à celui du bord. Ta casaque me paraît encore une nou-

velle invention pour user les vieilles jupes dont les corsages ont dû être réformés. J'ai envie d'en faire une qui me tienne lieu de corsage blanc, quand la bise sera venue!...

— Eh bien, achète donc 4 mètres de taffetas, et taille la casaque sur le modèle de notre planche.

26, Devant. Il se ferme à l'aide de boutonnières.

27, Dos de la casaque.

28, Petits côtés.

29, Manche. Il va sans dire que cette manche doit être ornée comme les basques et la pèlerine.

30, Pèlerine. Elle se coupe droit fil et d'une seule pièce. Les entailles qui se trouvent dans le contour marquent les pinces qui empêchent cette pèlerine de flotter; car elle doit produire l'effet d'une pièce d'épaulé.

— Et tu as encore oublié, ma chère étourdie, d'indiquer la quantité d'effilé nécessaire.

— Il faut bien que l'orateur prenne un moment de repos. Pour un grand effilé tu prendras 5 mètres 50 centimètres. Toi, qui ne veux employer que du petit, mesure le tour de ton vêtement, et multiplie-le par le nombre de rangs que tu veux y mettre. Celles de nos amies qui mettront un grand effilé, ont besoin d'une ruche, et auront soin de conserver pour cela les échantillons qui tomberont en découpant le vêtement.

— Tu devrais bien aussi, Jeanne, me faire une casaque, nous aurions l'air de deux sœurs.

— Fais donc la tienne en velours, et garnis-la d'une jolie peluche, car voilà mon goût.

— Nous verrons. Que dirais-tu d'une imitation de fourrure ressemblant si bien à la vraie martre, qu'à deux pas on la prendrait pour telle?

— Alors j'aimerais mieux cette fourrure pleine que l'on vient de créer, et qui est si élégante et si légère.

31, Manche de l'aube du mois dernier.

32, Écusson, avec le nom *Caroline*, tout au plumetis.

33, Autre écusson avec le nom *Angéline*. Point de plume et plumetis.

34, 35 et 36, Trois dessins de crochet. Dans notre prochaine correspondance, je t'expliquerai le procédé au moyen duquel tu pourras composer toi-même tes dessins de crochet, de filet et de tapisseries à teintes plates; par ce moyen aussi simple qu'ingénieux, tu auras des dessins constamment nouveaux, et toujours inédits.

Garde donc avec soin ces dessins de crochet qui sont numérotés et accompagnés de signes nécessaires à cette explication, que l'espace ne m'a pas encore permis de t'envoyer cette fois.

37, Cordon de sonnette *venitien*. Ce cordon est composé d'anneaux de cuivre recouverts de laine lamée, au milieu desquels se trouvent des perles blanches cristallisées et des perles rubis. Ces anneaux sont tous d'égale grandeur: ils ont 5 centimètres de diamètre. Ils se trouvent, ainsi que tous les objets nécessaires à la confection de nos jolis ouvrages, chez madame Marie Soudant; mais, du reste, avec du fil de laiton que l'on tournerait deux fois, on pourrait faire soi-même ces anneaux; ensuite on prend de la laine grenat lamée argent, avec laquelle on recouvre chaque anneau par un point de crochet; dans l'intérieur, on fait avec les perles une petite roue à six branches; on attache d'abord son fil, en le dissimulant sous la laine; ensuite on enfle six perles blanches et une perle rubis; puis encore six perles blanches, on fixe le fil en face;

ensuite on passe le fil sous la laine, et on place en forme de croix un nombre égal de perles à celui que l'on a déjà placé; seulement, lorsque tu en as enfilé six, tu dois traverser la perle grenat qui se trouve au milieu; puis tu en enfiles encore six, et tu les arrêtes en ligne directe; tu recommences cela une troisième fois, et ta roue se trouve alors terminée; pour les autres anneaux, tu procèdes de la même manière. Lorsqu'ils sont tous recouverts, tu les joins les uns aux autres par un point de surjet peu serré, afin que les anneaux restent bien plats. Dans l'intervalle laissé entre chaque anneau, tu poseras une fleur en chenille, ou en laine, ou en papier, ou bien encore tu feras une roue dans le genre de celle que je viens de t'expliquer pour l'anneau; cette roue seulement doit avoir huit branches, et ne peut pas être d'un rond parfait; une perle rubis doit toujours marquer le milieu de la roue; le croquis qui se trouve sur la planche te montre le cordon de sonnette sous les deux aspects, avec ou sans les fleurs. Dans le bas du cordon on fait une frange de perles; cette frange *arcade* se compose de onze perles blanches et de sept perles rubis, ainsi de suite. Pour pouvoir sonner (car la frange ne résisterait pas longtemps), on place dans le bas ou un petit anneau de cuivre que l'on dissimule sous la frange, ou un gland en passementerie; mais cela, il me semble, dénature un peu l'effet de toute cette verroterie, et je te conseille plutôt le simple petit anneau; c'est ainsi qu'était celui que j'ai pris pour modèle chez madame Marie Soudant. Pour faire un cordon de sonnette ayant 2 mètres 50 centimètres de longueur, il te faut d'abord quatre-vingt-dix anneaux, cent grammes de laine lamée, une masse de perles rubis et trois masses de perles blanches; ces perles se vendent 75 centimes la masse. Ce petit calcul souffre, tu comprends, quelques modifications, car si tu faisais cet ouvrage avec des anneaux beaucoup moins grands, cela ferait tout de suite une différence dans les *matériaux*; je te dirai aussi que couleurs de perles et couleurs de laine peuvent se varier à l'infini; parmi les ouvrages nouveaux que tu cherches à donner, je crois que tu dois placer celui-ci en première ligne. Du reste, le mois prochain t'en apportera de ravissants.

38, *Panier oriental*. Ce panier se fait au crochet plein sur bourdon. Le modèle que j'ai vu au magasin de la *Religieuse* était en cordonnet cerise et bourdon d'argent. Pour faire ce panier, on coupe un morceau de carton de forme ovale ayant 17 centimètres de long et 7 de large; ensuite on commence le panier par le milieu et par le fond. Pour la forme et les dimensions, on se laisse guider par le morceau de carton; le fond du panier, c'est-à-dire la partie qui doit rester à plat, une fois finie, on monte les côtés du panier, en ayant soin de ne couper le cordonnet et le bourdon que lorsque l'on a une hauteur de 7 centimètres; enfin on fait un couvercle dans les proportions du panier, couvercle que l'on fixe d'un côté seulement; quant à la petite guirlande que tu vois sur notre croquis, elle se fait ou au crochet ou en chaînette.

— Je me souviens, Jeanne, que tu nous as expliqué ces guirlandes à propos, je crois, d'un dessous de lampe et d'une bobèche; mais, dis-moi, ne peut-on, suivant son goût ou son caprice, changer la forme de ce panier?

— Certainement, tu peux le faire soit complètement rond, soit en forme de poire, comme ces paniers algériens qui sont si en faveur maintenant; quant à l'anse,

elle a 38 centimètres de longueur et 1 centimètre de large; elle est formée par trois rangs de bourdon; un nœud se trouve dans le milieu. Pour confectionner ce panier, il faut 30 mètres de bourdon à 35 centimes le mètre, 30 grammes de cordonnet de Berlin à 12 centimes.

— Passons maintenant à la gravure de modes, n'est-ce pas?

— Non pas, un instant; il faut que je te donne l'explication promise le mois dernier. Je veux parler du voile de voltaire du n° 35. Ce voile, au *filet égyptien*, se fait de la manière suivante:

Monte 100 mailles.

1^{er} RANG. 2 mailles simples, passe 1 maille, fais la suivante, et fais après la maille que tu as passée et qui croîsera sur l'autre; ainsi de suite jusqu'à la fin.

2^e RANG. Tout unie.

3^e RANG. 1 maille simple, et croise les mailles comme à la première.

4^e RANG. Unie.

5^e RANG. 2 mailles simples pour commencer, et ainsi de suite, ayant soin d'alterner toujours au commencement de chaque rang, tantôt 2 mailles simples, tantôt une.

Coton n° 24, et même plus gros moule assorti à la grosseur du coton, pour que les carreaux ne soient pas trop gros.

80 rangées de longueur.

La dentelle se fait en tournant tout autour, en ayant soin d'augmenter les mailles à chaque contour.

Le moule doit avoir 15 millimètres de circonférence.

Pour faire la frange, on fait 10 mailles dans une, on passe une maille, et on en fait encore 10 dans la suivante, ainsi de suite; à chaque tour il se trouve une maille de moins, et l'on arrive à n'avoir plus qu'une maille, ce qui produit alors une dentelle très-belle et très-haute.

— Ai-je enfin la permission de voir...?

— Non pas encore; je n'aurais tenu que la moitié de ma promesse. Car je t'ai aussi parlé d'un charmant travail, le *tricot épis-d'orge*, et je tiens à te l'expliquer.

Monte 63 mailles.

1^{er} RANG. — 1 maille nulle, X, 1 rétréci à l'envers; laisse le fil, 1 rétréci à l'endroit, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Tourne le fil deux fois, 1 à l'envers, 1 à l'envers; laisse le fil devant; 1 maille nulle, 1 rétréci à l'endroit, surjette la maille nulle, tourne le fil deux fois, 2 à l'envers, laisse le fil devant, 1 rétréci à l'endroit, 5 unis, 1 à l'envers, et recommence au signe X; finis par 2 à l'envers.

2^e RANG. — 1 maille nulle, 1 à l'endroit O, 9 à l'envers, 2 à l'endroit, 3 à l'envers, 2 à l'endroit, 7 à l'envers, 2 à l'endroit, et recommence au signe O.

3^e RANG. — 1 maille nulle, X, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil, 1 rétréci à l'endroit, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Tourne le fil deux fois, 1 à l'envers, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil devant, 1 uni, 1 jeté, 1 uni, 2 à l'envers, 1 uni, 1 rétréci, 4 unis, 1 à l'envers, et recommence au signe X.

4^e RANG. — 1 maille nulle, 1 à l'endroit O, 9 à l'envers, 2 à l'endroit, 4 à l'envers, 2 à l'endroit, 6 à l'envers, 2 à l'endroit, et recommence au signe O.

5^e RANG. — 1 maille nulle X, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil, 1 rétréci à l'endroit, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Tourne le fil deux fois, 1 à l'envers, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil devant,

1 uni, 1 jeté, 2 unis, 2 à l'envers, 1 uni, 1 rétréci, 3 unis, 1 à l'envers, et recommence au signe X.

6^e RANG. — 1 maille nulle, 1 à l'endroit, O, 9 à l'envers, 2 à l'endroit, 5 à l'envers, 2 à l'endroit, 5 à l'envers, 2 à l'endroit, et recommence au signe O.

7^e RANG. — 1 maille nulle, X, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil devant, 1 rétréci à l'endroit, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci, tourne le fil deux fois, 1 à l'envers, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil devant, 1 uni, 1 jeté, 3 unis, 2 à l'envers, 1 uni, 1 rétréci, 2 unis, 1 à l'envers, et recommence au signe X.

8^e RANG. — 1 maille nulle, 1 à l'endroit, O, 9 à l'envers, 2 à l'endroit, 6 à l'envers, 2 à l'endroit, 4 à l'envers, 2 à l'endroit, et recommence au signe O.

9^e RANG. — 1 maille nulle X, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil devant, 1 rétréci à l'endroit, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Tourne le fil deux fois, 1 à l'envers, 1 rétréci à l'envers; laisse le fil devant, 1 uni, 1 jeté, 4 unis, 2 à l'envers, 1 uni, 1 rétréci, 1 uni, 1 à l'envers, et recommence au signe X.

10^e RANG. — 1 maille nulle, 1 à l'endroit, O, 9 à l'envers, 2 à l'endroit, 7 à l'envers, 2 à l'endroit, 3 à l'envers, 2 à l'endroit, et recommence au signe O.

11^e RANG. — 1 maille nulle, X, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil devant, 1 rétréci à l'endroit, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Tourne le fil deux fois, 2 à l'envers, laisse le fil devant, 1 rétréci à l'endroit, 5 unis, 2 à l'envers, laisse le fil devant, 1 maille nulle, 1 rétréci, surjetée la maille nulle, 1 jeté, 1 à l'envers, et recommence au signe X.

12^e RANG. — 1 maille nulle, 1 à l'endroit, O, 9 à l'envers, 2 à l'endroit, 3 à l'envers, 2 à l'endroit, 7 à l'envers, 2 à l'endroit, et recommence au signe O.

13^e RANG. — 1 maille nulle, X, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil devant, 1 rétréci à l'endroit, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Tourne le fil 2 fois à l'envers, 1 uni, 1 rétréci, 4 unis, 1 à l'envers, 1 rétréci, 2 à l'envers, laisse le fil devant, 1 uni, 1 jeté, 1 uni, 1 à l'envers, et recommence au signe X.

14^e RANG. — 1 maille nulle, 1 à l'endroit, O, 9 à l'envers, 2 à l'endroit, 4 à l'envers, 2 à l'endroit, 6 à l'envers, 2 à l'endroit, et recommence au signe O.

15^e RANG. — 1 maille nulle, X, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil devant, 1 rétréci à l'endroit, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Tourne le fil deux fois, 2 à l'envers, 1 uni, 1 rétréci, 3 unis, 1 à l'envers, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil devant, 1 uni, 1 jeté, 2 unis, 1 à l'envers, et recommence au signe X.

16^e RANG. — 1 maille nulle, 1 à l'endroit, O, 9 à l'envers, 2 à l'endroit, 5 à l'envers, 2 à l'endroit, 5 à l'envers, 2 à l'endroit, et recommence au signe O.

17^e RANG. — 1 maille nulle, X, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil devant, 1 rétréci à l'endroit, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Tourne le fil deux fois, 2 à l'envers, 1 uni, 1 rétréci, 2 unis, 1 à l'envers, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil devant, 1 uni, 1 jeté, 3 unis, 1 à l'envers, et recommence au signe X.

18^e RANG. — 1 maille nulle, 1 à l'endroit, O, 9 à l'envers, 2 à l'endroit, 6 à l'envers, 2 à l'endroit, 4 à l'envers, 2 à l'endroit, et recommence au signe O.

19^e RANG. — 1 maille nulle X, 1 rétréci à l'envers, laisse le fil devant, 1 rétréci à l'endroit, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Tourne le fil deux fois, 2 à l'envers, 1 uni, 1 rétréci, 1 uni, 1 à l'envers, 1 rétréci à l'envers; laisse le fil devant, 1

uni, 1 jeté, 4 unis, 1 à l'envers, et recommence au signe X.

20^e RANG. — 1 maille nulle, 1 à l'endroit, O, 9 à l'envers, 2 à l'endroit, 7 à l'envers, 2 à l'endroit, 3 à l'envers, 2 à l'endroit, et recommence au signe O.

Maintenant, tu peux voir.... Que voulais-tu voir?

— La gravure... ou plutôt les gravures, car en voici deux? Ah! ils sont jolis, ces petits enfants qui jouent aux Tuileries!

— Aux Tuileries! Regarde donc bien, Florence; tu prends pour les Tuileries la terrasse de Saint-Germain et le pavillon où naquit Louis XIV.

— Es-tu bien sûre que Louis XIV naquit à Saint-Germain? je croyais que c'était à Saint-Cloud.

— Non, bien sûr, car l'on voit encore au fronton de ce pavillon un petit berceau fleurdélié sculpté dans la pierre qui porte cette inscription : *Ici naquit Louis XIV.* 1638.

En effet, c'était à Saint-Germain que se tenait la cour de France avant la construction de Versailles; mais il ne s'agit pas de faire ici étalage de nos connaissances historiques et archéologiques; vite au fait. De quoi se composent les toilettes de ces gracieux enfants au milieu desquels ce petit chien ne me paraît pas parfaitement heureux? Que veux-tu, Florence, *cet âge est sans pitié*; la Fontaine ne l'a pas dit sans raison, mais cela n'empêche pas que ce petit garçon ne soit charmant avec son paletot en drap anglais qui tombe négligemment sans marquer la taille ni devant ni derrière; on remarque que ce paletot n'est retenu que par des brandebourgs à boutons avec frange; les mêmes boutons se trouvent sur le revers de la manche; pantalon en casimir, cravate de satin, petit bonnet écossais bordé d'un ruban écossais, nœud de velours, ayant au milieu une cocarde à chardon d'argent; au-dessus du nœud est une plume d'aigle.

Robe d'organdi à pois, ayant sur la jupe quatre volants, dont le premier part de la ceinture; corsade à la vierge, manches bouffantes relevées par des nœuds de ruban; une petite dentelle borde le décolleté du corsage.

Pantalons avec entre-deux brodés, souliers de peau anglaise avec nœuds, mitaines en filet, bracelet en velours, cheveux bouclés, les boucles sont retenues par une traverse de ruban d'où partent des nœuds tombant sur le cou.

Robe de popeline d'Irlande, corsage de taffetas à basques et à revers, au bord desquels se trouve un effilé à tête de guipure; chemisette plissée, avec dentelle entourant le cou; chapeau rond en peluche, orné d'une plume d'autruche.

Robe de velours, corsage montant fermé et sans basques, pèlerine Talma, col et manches de guipure, guêtres en drap, chapeau de satin, une ruche de blonde est posée au bord de la passe, des nœuds de velours placés sur le bavolet remontent de chaque côté; gants de peau glacés.

Sur la seconde gravure nous trouvons une toilette de jeune femme et une de jeune fille; cette dernière porte une robe de taffetaine, avec corsage à basques, sur lequel est posé en forme de bretelles un large ruban écossais; ce ruban suit les coutures du dos, et les deux bouts qui flottent sur la jupe se croisent dans le bas de la taille. Les manches sont à *draperie*; des nœuds de ruban en retiennent les plis, d'autres rubans posés à plat remontent jusque dans le haut de la manche; che-

misettes et manches pagodes en dentelle; coiffure composée d'une fanchon en guipure et de rubans bordés de dentelle.

La robe de la jeune femme est en taffetas à volants à disposition; quant à la casaque *Marie Stuart*, l'explication que je t'en ai donnée à propos du patron doit te suffire. Le chapeau en taffetas moucheté est orné de chaque côté de fleurs également en taffetas: nouveauté charmante, appelée, je crois, à un grand succès.

— En fait de nouveautés, Jeanne, peux-tu me renseigner sur les modes d'hiver? jusqu'ici je n'aperçois aux étalages que taffetas, popeline, alpaga, cachemire, moire antique, etc., enfin toutes étoffes connues: n'inventera-t-on rien cette année?

— Un peu de patience, la mode ne nous a pas encore donné son dernier mot; tout ce que je puis te dire jusqu'à présent, c'est que les larges rayures entourées d'un mince filet de couleur foncée, ou bien séparées par des lignes à carreaux, paraissent devoir rester à la mode, ainsi que les dessins à grands carreaux et les applications de velours sur le satin et la moire.

La couleur en vogue est le marron tabac d'Espagne, pour les châles comme pour les chapeaux. Ces derniers se recouvrent beaucoup de biais et de lisérés. Un joli chapeau d'automne, que je viens de voir, était composé de biais de crêpe et de velours bleu alternés en diverses nuances bleues; la pale était au bord de la passe; au-dessous, trois petites ruches de blonde; sur un côté de la passe, une fleur d'iris.

— Si ce n'était un peu vieux pour moi, Jeanne, j'aimerais beaucoup aussi une jolie capote en crêpe violet non bouillonné et à passe unie recouverte de tresses de velours et de satin de violets différents. Dans l'intérieur de la passe, un bouquet de pensées en velours.

— Notre numéro de ce mois te porte encore une nouvelle surprise, et cette feuille couverte de chinoiserie te prouve que la *potichomanie* jouit toujours du même succès, c'est une rage, une frénésie! Figure-toi qu'il y a des verreries où l'on ne fabrique aujourd'hui que des potiches de formes chinoises et japonaises! des imprimeries qui ne s'occupent que de composer de ces papiers où sont entassés fleurs, kiosques, arabesques, monstres, tout ce monde bizarre, merveilleux, indescriptible, de la *chinoiserie*!... C'est à Tours, il paraît, que ce charmant petit ouvrage a été inventé, et il s'est tellement propagé, qu'aujourd'hui, à la ville comme à la campagne, la *potichomanie* est le passe-temps à la mode; les soirées, déjà longues, se passent à découper avec des ciseaux à dentelles des pagodes, des oiseaux fantastiques, des dragons ailés, des chimères, des mandarins, des jonques... C'est un travail un peu minutieux et un peu long; mais aussi quelles joies quand le vase se recouvre de toutes ces éblouissantes enluminures, que chatoient tous ces contrastes de tons vert, écarlate, chrome, azur, or et argent....

La planche de chinoiseries que tu reçois a été composée pour le *Journal des Demoiselles*, d'après les dessins les plus curieux et les plus authentiques du musée chinois du Louvre. Elle suffit pour orner une potiche de moyenne grandeur.

— Mais, dit Florence, si je voulais avoir une seconde potiche pour *faire pendant*, ou bien encore, si j'avais

une potiche trop grande pour que cette feuille de dessins pût suffire à son ornementation?

— Tu devrais alors, ma chère amie, te procurer une seconde feuille (soit pour ta seconde potiche, soit pour répéter les dessins sur les deux faces de ta grande), et cela en écrivant au *Journal des Demoiselles*, et en joignant à ta lettre un *bon de poste* d'un franc.

— Mais le bureau de la poste est quelquefois bien loin, c'est une *formalité*....

— Allons, ne t'effraye pas; tu peux tout bonnement mettre dans ta lettre cinq timbres-poste de vingt centimes.

Au magasin de la *Religieuse*, j'ai vu les perfectionnements de cet art-poussés jusqu'à leurs dernières limites. Madame Marie Soudant a surtout une collection admirable de verres de tous genres et pour tous emplois: non-seulement des potiches, mais des dessus de guéridon, des pieds de lampes, des suspensions, des plaques de portes, etc.

Je ne reviendrai pas sur les explications que je t'ai déjà données; je te rappellerai seulement qu'il faut toujours gommer le papier avant de le découper, ou bien l'encoller; cette précaution empêche la peinture à l'huile de traverser le papier. Lorsque le papier est sec et que tu en as découpé tous les dessins avec le plus grand soin, tu traces à peu près sur une feuille de papier blanc la disposition des dessins que tu veux employer; le plan une fois arrêté, tu pourrais numéroter chaque pièce découpée; car si tu vas en tâtonnant, tu ne feras rien de bien; tu sais que les découpures une fois appliquées sur le verre, ne peuvent subir un changement.

M. Gilet, auquel tu envoies si souvent des éloges, a trouvé le moyen de découper tous les plus petits détails des dessins sans le secours des ciseaux. Comment peut-il faire? diras-tu. Là est son secret; mais ce que je puis t'assurer, c'est que les moindres détails de fleurs ou de feuilles sont conservés avec une perfection étonnante. Tu comprends si l'on doit trouver chez lui des compositions charmantes de potiches toutes prêtes à coller! Il ne faut pas oublier enfin que c'est lorsque les dessins sont bien appliqués, et qu'aucune bulle d'air ne reste entre le verre et le papier, qu'on peut faire usage du pinceau pour le fond de la potiche, en commençant toujours par passer la teinte dans le bas de la potiche et en remontant vers le haut.

— Maintenant que je t'ai bien écoutée, dit Florence, donne-moi vite, pour me récompenser, l'explication de ton dernier rébus; j'ai beau me torturer l'esprit, je n'y comprends rien.

— Pauvre Florence! tu as bien gagné alors que je te donne le mot:

C'est tout simplement notre vieux proverbe: En vain plante qui n'encôt. (*An, vin, plante, quine enclos.*)

A présent, plains-toi, si tu l'oses, crie à l'oppression, à l'injustice, à la tyrannie, à tout ce que tu voudras, je ne t'en couperai pas moins la parole; car, pour des gens qui ne devaient rien dire, il me semble que nous en avons assez dit, et nos limites sont si restreintes cette fois, que, bon gré, mal gré, il nous faut quitter la place au plus vite, sans même trouver moyen de dire ni bonjour ni adieu à l'amie pour laquelle nous pensons, nous travaillons, nous bavardons, et nous nous taisons.

ÉPHÉMÉRIDES.

13 OCTOBRE 1822. — MORT DE CANOVA.

Canova était né à Poyagno, province de Trévise; dès son enfance il montra un talent inné pour la sculpture; il modelait avec du beurre des figurines remarquables de vérité. Sa vie tint ce que ses débuts promettaient. Son groupe des *Grâces*, sa *Madeleine repentante*, sa statue de *Pie VI* et son tombeau de *Clément XIV*, rendront

son nom à jamais célèbre. Canova termina sa vie brillante et glorieuse par une très-bonne œuvre, en dotant son village natal de Poyagno d'une église magnifique, dont il avait donné le plan et fourni les matériaux. Il mourut à Venise, à l'âge de soixante-cinq ans.

MOSAÏQUE.

Il ne peut y avoir dans une femme de science plus utile et plus agréable que l'art de plaire par les occupations domestiques... Tout porte dans la maison des marques de son industrie; aucune main étrangère ne taille ses habillements. Par un art plus ingénieux, des festons de fleurs entremêlent sous ses doigts leurs coupes demicloses, leurs panaches veloutés, leurs riches étendards; elle se réjouit de fixer avec son aiguille des couleurs que les vents ne sauraient flétrir. Le travail est pour les filles plus précieux qu'une dot.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Ne mêle point de reproches au bien que tu fais, et n'unis jamais à tes dons des paroles dures

et amères. La rosée ne rafraîchit-elle pas l'ardeur du jour? La parole douce vaut mieux que le bienfait.

Ecclésiastique.

Souvent on renoncerait à des biens effectifs, plutôt que de renoncer à l'espérance.

BOSSUET.

Bien dire et mieux faire.

Devise de Catinat.

Celui qui sait quel bien on peut faire dans un jour, celui-là seul peut pleurer assez la perte d'un jour dissipé.

LAVATER.

RÉBUS.



LE







Hess. Imp. S. Victor 520 Paris

Hefwood